

Le magazine de l'amitié entre les peuples

Différences



EXCLUSIF

1983
une âme saine
dans un corps sain

Jack LANG
Jack RALITE

LE TEST DU RÉVEILLON :
ÊTES-VOUS
RACISTE ?

N° 18 - DECEMBRE 82 - 14 F
- MENSUEL

M 1430 - 10 - 14 F
ISSN 0247-9093



Textes et Documents pour la classe

La revue présente chaque semaine un dossier sur un thème précis :

La science-fiction,
Les Droits de l'Homme,
Dessine-moi une vache,
La forêt,
etc.

Faites le point avec des documents écrits et une iconographie de qualité.

Pour souscrire un abonnement :	Tarif annuel (35 numéros par an)	
C.N.D.P. Abonnements B.P. 107 05 75224 Paris Cedex 05	Départements continentaux Étranger	124,00 147,00

Ne joindre aucun titre de paiement, une facture sera envoyée.

VIVE LE TEMPS!



SYGMA

TOUS les devins de la saison le prédisent : dans la nuit du 31 décembre au 1^{er} janvier, vous allez changer d'année. Une fois de plus. Le découpage du temps nous fixe des étapes, où s'inscrivent la vie de chacun et l'histoire du monde, entre les bornes perpétuellement mouvantes du passé, du présent, de l'avenir. Les temps morts, est-ce que ça existe ?

Si la science se doit de mesurer impartialement le temps et les phénomènes qui s'y déroulent, son flux sans début ni fin ne peut que fasciner les humains qui savent ne pouvoir durer, quant à eux, qu'une infime fraction de l'éternité. Bien des poètes ont chanté la nostalgie de ce qui n'est déjà plus, l'affligeant divorce entre notre si brève existence et la sereine continuation de l'univers. Aux prophètes — ceux de la religion ou de la politique — il revient de projeter sur l'écran du futur les images radieuses ou terrifiantes traduisant leur humeur du moment ou leurs intentions pédagogiques. Poète et prophète, faut-il croire le Victor Hugo des Contemplations :

Toujours la nuit ! Jamais l'azur ! Jamais l'aurore !

Nous marchons. Nous n'avons point fait un pas encore !

ou celui des Châtiments :

Ô République universelle,

Tu n'es encor que l'étincelle,

Demain tu seras le soleil.

Attendez-vous, dans les prochaines semaines, à des appréciations tout aussi contrastées, que ce soit sur la situation en France ou, en termes philosophiques, sur l'évolution — ou la stagnation — de l'espèce humaine.

Nous autres, à Différences, nous nous situons plutôt du côté de l'espoir : c'est un choix. Nous n'ignorons pas les difficultés quotidiennes, ni le malheur scandaleux du tiers-monde, ni les méfaits de la violence, du racisme, de la tyrannie. Mais un changement, peut-être décisif, est apparu : la volonté de changer.

Que les problèmes techniques servent au plus grand nombre, que cesse l'offense des inégalités, que la mort par la faim ne soit plus entretenue par la course aux armes de mort, que s'affirme enfin une authentique solidarité entre les hommes, que tombent les barrières entre les peuples : ce ne sont plus des vœux pieux, mais des exigences massives. Les gouvernements ne peuvent plus aussi facilement décider à leur gré de la guerre et de la paix. Les Droits de l'Homme sont devenus une cause à ce point populaire que ceux-là mêmes qui les bafouent insolentement doivent se proclamer leurs défenseurs. Le progrès, aujourd'hui, on ne se contente pas d'y croire, on le suscite. On n'accepte pas aveuglément les promesses, on suit de près leur réalisation, mieux, on y participe. Et quand des forces adverses s'y opposent, par la confusion, le mensonge ou l'intimidation, on ne recule pas pour autant. Voilà pourquoi, peut-être, espérer n'est pas vain.

Le temps n'est plus d'attendre passivement un bonheur mythique octroyé, ou l'émergence miraculeuse d'une humanité réconciliée. C'est vrai qu'on peut compter sur les doigts des deux mains les décennies dont vous disposez pour faire le nécessaire. Mais Victor Hugo le dit aussi : « Ceux qui vivent, ce sont ceux qui luttent ». La lutte, comme le temps, n'a pas de limites, mais nous survivons en elle, à travers chaque acquis défendu, chaque idée nouvelle admise et transmise.

Alors, pour que vive le temps, luttiez ! Et soyez optimiste, que diable ! Raisonnablement.

Albert LEVY

PENSEZ-Y DES MAINTENANT

**vous avez des amis
offrez-leur un cadeau
qui durera UN AN !
ABONNEZ-LES à Différences**



IVAN

VOUS AVEZ :

1 AMI,

faites-lui connaître Différences pour 120 F seulement (au lieu de 150 F)

2 AMIS,

partagez avec eux le plaisir de recevoir chaque mois Différences, au tarif préférentiel de 100 F

3 AMIS,

ne les laissez pas plus longtemps dans l'ignorance de Différences, pour le prix exceptionnel de 80 F l'abonnement.

J'ABONNE

Nom.....Prénom.....

Adresse.....

J'ABONNE AUSSI

Nom.....Prénom.....

Adresse.....

J'ABONNE AUSSI

Nom.....Prénom.....

Adresse.....

Je vous joins un chèque de

120F pour 1 abonnement

200F pour 2 abonnements

240F pour 3 abonnements

De la part de.....

Si vous voulez que vos amis sachent de qui vient le cadeau, indiquez votre nom ou joignez votre carte.

POINT CHAUD

NOTRE TEMPS

CULTURE

6
**SCÈNE DE CHASSE
EN BASSE-TERRE**

La Guadeloupe aussi a ses immigrés, débarqués de la Dominique voisine. L'accueil est un peu frais ces derniers temps.

VÉRONIQUE MORTAIGNE

18
**UNE ÎLE
DE GARNISON
DANS
LE PACIFIQUE**

Le cantonnement de la VII^e flotte aux Philippines
PATRICK FRILET

38
**MARSEILLE VILLE
OUVERTE**

Edmonde Charles-Roux nous livre ses interrogations et ses espoirs

HISTOIRE

40
**UN HOMME
NOMMÉ JÉSUS**

Comment Ernest Renan a laïcisé l'enfant de Bethléem
PIERRE PARAF

EN DÉBAT

42
**LES FRANÇAIS
SONT-ILS
ANTISÉMITES ?**

Différences ouvre ce dossier encore brûlant
Henry Bulawko
François Grémy Maurice Olender
André Monteil André Wurmser
Préparé par DOLORES ALOÏA

LA PAROLE AU...

46
MIME MARCEAU

Propos recueillis par ALAIN RAUCHVARGER

HUMEUR

48
**LE TEST DU
RÉVEILLON :
ÊTES-VOUS
RACISTE ?**

ACTUALITÉ

10
**EXCLUSIF : LES
INTERVIEWES DE
DEUX MINISTRES**

Jack Ralite : santé, inégalités, mentalités
Jack Lang : non au fast-food culturel

ACTUALITÉ

15
**DES PAPIERS ET
DES HOMMES**

Après la régularisation des travailleurs clandestins, quelques problèmes subsistent
JEAN-MICHEL OLLÉ

EXPLIQUEZ-MOI

16
**QUEL JOUR SONT-
ILS ?**

Le jour de l'an n'est pas le même pour tout le monde. Une analyse des différents calendriers.
PIERRE VANDEGINSTE

RÉGIONALE

22
**LA BANDE A
BASSEAU**

Que sont devenus les fils des Harkis parqués à Angoulême ?
ÉMILE MURENE

CONNAITRE

26
**LES ARMES DU
LIBAN**

La multitude des communautés est-elle un atout ou une hypothèque pour l'avenir ?
ABDOU BERRADA

EXCLUSIF
RAYMOND EDDÉ :
Pour que revienne la paix d'antan

RÉFLEXION

34
**MASQUES NÈGRES
PEUPLES BLANCS**

Une recherche de l'art nègre, au-delà de son utilisation en Occident
ASSANE FALL

DIFFÉRENCES, magazine mensuel créé par le MRAP (Mouvement contre le racisme et pour l'amitié entre les peuples), édité par la Société des Éditions Différences, 89 rue Oberkampf, 75011 Paris, tél. 806.85.33. Abonnement : 1 an : 150 F - 1 an à l'étranger : 180 F - 6 mois : 80 F - Étudiants et chômeurs : 1 an : 130 F - 6 mois : 70 F (joindre une photocopie de la carte d'étudiant ou de la carte de chômage).
Soutien :
Abonnement d'honneur : 1 000 F. Vente à l'étranger : Algérie : 10 dinars, Belgique : 140 F, belges, Canada : 3 dollars, Portugal : 250 escudos.
Directeur de la publication : Albert Lévy - Secrétaire de rédaction et maquettes : Francis Laurent - Service photos : Abdelhak Senna.
Ont collaboré à ce numéro : Dolores Aloïa, Jean-Bertrand Barry, Abdou Berrada, Daniel Chaput, Christiane Dancicé, Assane Fall, Patrick Frilet, Jean-Pierre Garcia, Mariette Hubert, Annie Laurant, Véronique Mortaigne, Émile Murène, Jean-Michel Ollé, Robert Pac, Pierre Paraf, Alain Rauchvarger, Yves Thoraval, Pierre Vandeginste.
Administration : Khaled Debbah - Secrétariat : Danièle Simon - Promotion-Vente : Marie-Jeanne Salmon - Publicité : Différences - Photocomposition Photogravure : PPC : 805.97.36 - Imprimerie : EFIC, 17 rue Richer, 75009 Paris, tél. 824.45.15 - Diffusion : N.M.P.P. - Numéro de commission paritaire : 63.634 - ISSN : 0247-9095. Photo couverture : Rancinan, Sigma.

SCÈNE DE CHASSE EN BASSE-TERRE

Dans la banlieue de Pointe-à-Pitre, les Dominicains venus de l'île voisine subissent un sentiment croissant de xénophobie.

Dominique, capitale Roseau. Les tropiques à l'anglaise. Les citoyens de sa majesté britannique avaient su inculquer les bons principes dans tout l'Empire. Au beau milieu de la mer des Caraïbes, on prend le thé à cinq heures dans des tasses à fleurs. De Trinidad aux Barbades les jeunes — bonnets colorés et dreadlocks (1) — jouent au cricket sur des airs de reggae. Dans les super-marchés, où, pauvrement oblige, les vivres frais manquent six jours sur sept, les rayons regorgent de sauces à la menthe et chutneys (2) en tout genre.

Tous ces confettis de l'empire britannique sont aujourd'hui indépendants. Beaucoup restent membres du Commonwealth, tous commercent activement avec le Royaume-Uni. Certaines ont trouvé du pétrole dans leurs eaux territoriales, comme Trinidad et Tobago, d'autres proposent les trois S antillais (Sea, Sex and Sun) aux charters de touristes. La plus sauvage, la plus déshéritée des British West Indies, la Dominique (751 km², 78 000 habitants) n'avait que ses mangues, ses bananes et sa canne à sucre. En 1979, elle se trouve en plein sur le passage de David et de Frédéric, les cyclones : les cultures sont entièrement dévastées. La Dominique ne s'en remet pas. Jusqu'à aujourd'hui le téléphone est

toujours coupé à Roseau, le chômage atteint plus de 40 % de la population, les sans-abris sont légion.

Né dans les quartiers populaires de Kingstown, en Jamaïque, le phénomène rasta, qui s'est propagé dans toutes les îles anglophones de la Caraïbe, principalement par la voix de Bob Marley, a rapidement atteint la Dominique. Face au malaise économique, de nombreuses communautés *Dreads* (du nom de leur coiffure) se sont formées dans les mornes boisés de l'intérieur de l'île. Se nourrissant de fruits de la terre, prônant un retour mythique vers l'Éthiopie, vénérant la marijuana comme une herbe sacrée, les Rastas sont en perpétuelle rupture de ban avec le pouvoir en place, qu'ils appellent *Babylone*. Miss Eugénia Charles, premier ministre de la Dominique a dû, l'année passée, déclarer l'état d'urgence : des Rastas armés de fusils et de bazookas avaient enlevé le porte-parole du gouvernement, après que deux *dreads* aient trouvé la mort lors d'un accrochage avec les forces de l'ordre. Deux jours plus tard, la *dame de fer des Caraïbes* promulgait une loi antiterroriste extrêmement dure.

L'île d'en face...

A quelques encablures de là, la Guadeloupe fait figure de jardin d'Éden. Marie-



Pointe à Pitre, un rêve pour beaucoup de Dominicains.

Galante, l'île guadeloupéenne la plus proche des côtes dominicaines, est à portée de barque. Dès les années 30, les voisins pauvres des Antilles françaises étaient *achetés* pour la coupe de la canne, mais depuis 1975, l'immigration dominicaine s'est accélérée. En 1979, après le passage du cyclone David, ils affluèrent par centaines dans les banlieues de Pointe-à-Pitre. Malheureusement pour eux, ils arrivèrent au moment où les premiers effets de la délinquance urbaine se font sentir dans l'agglomération pontoise.

A Baimbridge, aux Abymes, cages à lapin et HLM ont poussé sous un soleil de plomb, les valeurs traditionnelles se sont peu à peu dégradées ; les jeunes, durement touchés par le chômage, ont commencé à *zoner* et à fumer

de la *ganja* ; vols et cambriolages, inconnus jusqu'alors dans la société guadeloupéenne, très rurale, se sont multipliés ces dernières années.

Les Dominicains forment une communauté forte de 8 000 membres (3), soit environ 4 % de la population de l'agglomération pontoise. Très regroupés, contrairement aux Haïtiens éparpillés aux quatre coins de l'île, ce sont les victimes désignées du mécontentement populaire, accru par un malaise politique latent. L'insécurité étant par ailleurs un sujet en or pour les campagnes électorales, la xénophobie à l'encontre des Dominicains s'est considérablement développée depuis 1979. A cette époque, une véritable chasse à l'homme avait été organisée dans les

rues de Point-à-Pitre, à la suite d'un discours tapageur du député Raymond Viviès, qui s'opposait à l'invasion de la Guadeloupe par les indésirables.

Des excités ont tout cassé...

Depuis, ces indésirables effectuent en Guadeloupe les travaux subalternes : plongeurs, servantes, ou sont tout simplement, chômeurs clandestins. Pour la plupart, ils mènent une vie pauvre, mais calme. Lorsque le 8 septembre dernier la jeune Francine Régent-Talbot est retrouvée, étranglée avec sa ceinture après avoir été violée, à quelques mètres de chez elle, c'est la communauté dominicaine elle-même qui fournira les renseignements qui permettront à la police d'arrêter les assassins deux heures plus tard.

La population apprend que les coupables sont des ressortissants dominicains en situation irrégulière, dont l'un avait déjà été impliqué dans une affaire de viol à la Dominique. La réaction sera immédiate et épidermique. Dès l'aube de la reconstitution du crime, une foule hostile arrive sur les lieux. Toute la journée de nombreux manifestants se pressent devant le commissariat de police et le palais de justice, guettant l'apparition des deux prévenus.

Peu avant minuit, ils cadenasent la porte du commissariat, lancent des pierres, des bouteilles, des cocktails Molotov. Ils seront dispersés à coup de grenades lacrymogènes. Tout ce qui ressemble à un Dominicain est alors traqué. L'hebdomadaire antillais *Informations Caraïbes* rapporte le témoignage suivant : « Des excités ont molesté et blessé un certain nombre de Dominicains, nombre indéterminable, car ils ne veulent ni se faire soigner à l'hôpital, ni déposer plainte. Un de ces malheureux, blessé à la machette, a été détaché d'un poteau de signalisation de la rue Bébian ; l'époux guadeloupéen d'une Dominicaine témoigne qu'on est venu tout casser chez lui. De plus, il est certain que des extrémistes



Les mêmes problèmes qu'ailleurs.

racistes ont voulu provoquer la police et chercher l'effusion de sang. »

Depuis, la situation reste extrêmement tendue à Pointe-à-Pitre, et l'on craint que de nouveaux heurts ne se produisent.

Les racines du mal

Pour éviter une nouvelle explosion de violence, il ne faut surtout pas nier l'évidence. Il y avait, en septembre dernier, 344 détenus dans les prisons de Point-à-Pitre et Basse-Terre, dont 90 étrangers. Parmi eux, 8 Haïtiens et 65 Dominicains. La communauté haïtienne en Guadeloupe étant officiellement deux fois plus nombreuse en Guadeloupe que la dominicaine, il est clair que cette dernière est nettement plus criminogène. A cela, une raison simple : de nombreux délinquants fuyant la justice de leur pays, se réfugient dans l'archipel guadeloupéen, dont les frontières, extrêmement floues, sont difficilement contrôlables. Il est également vrai que le trafic de drogue à Pointe-à-Pitre est presque entièrement contrôlé par de jeunes rastas dominicains.

La politique commune de contrôle policier, qui commençait à se mettre en place ces dernières années, a été freinée par le projet de décentralisation dans les DOM.

Autrefois du ressort du Préfet, la responsabilité des accords en matière d'immigration avec le gouvernement de la Dominique devrait échoir au Conseil général, qui dans le cadre de la prochaine instauration d'une Assemblée unique dans les DOM verra ses pouvoirs accrus. Dans cette optique, Mme Lucette Michaux Chevry, présidente du Conseil général de la Guadeloupe s'est rendu en Dominique le mois dernier pour mettre au point avec Miss Charles une politique de coopération inter-îles. En Guadeloupe même, on a beaucoup tardé à chercher des solutions. Il est vrai qu'il était plus pratique d'exploiter la misère des travailleurs dominicains en quête d'emplois, qui se voient proposer des salaires parfois de trois fois inférieurs au SMIC (déjà plus bas aux Antilles qu'en Métropole), des logements surchargés pour des loyers exorbitants. Le mauvais contrôle de la croissance urbaine dans l'agglomération pontoise dont les deux principales communes, Pointe-à-Pitre et Les Abymes rivalisent, ajoute encore au malaise.

Coup d'arrêt

Dominicain devient déjà à Pointe-à-Pitre synonyme de voyous. Les rastas en font également les frais et le senti-

ment de xénophobie va croissant. Certains l'utilisent. Une opération de police menée en octobre dernier a permis d'arrêter un quatuor de truands guadeloupéens qui avaient pris des noms dominicains et s'habillaient en rastas pour brouiller les pistes. Mais le coup d'arrêt définitif à cette situation explosive ne pourra être donné que le jour où la Dominique aura les moyens de sortir de l'impasse économique où elle se trouve. Le développement de la coopération franco-dominicaine, l'aide bilatérale à ce pays en détresse devrait redresser la barre.

Le gouvernement français, qui se sent quelques responsabilités dans la zone, a beaucoup accru ses efforts depuis quelques mois, notamment en ce qui concerne le logement, l'agriculture et la pêche. A terme, il s'agit de réduire l'écart de niveau de vie — considérable — entre la Dominique et ses voisines françaises et d'accroître les échanges inter-Caraïbes. Avec la même langue, le créole, des origines africaines et une histoire communes, les îles de la Caraïbes possèdent une identité propre. Et pourtant... « Nous refusons de faire de la Guadeloupe un hôpital pour tous les estropiés économiques de la Caraïbe », s'exclamait l'éditorialiste de France-Antilles, seul quotidien aux Antilles françaises, (groupe Hersant), au lendemain des scènes de violence qui ont suivi le meurtre de la jeune Francine.

Véronique MORTAIGNE

(1) petites nattes que les rastafarian s portent comme des antennes.

(2) condiment épicé

(3) la répartition des étrangers vivant en Guadeloupe est officiellement la suivante : Haïtiens : 6457 (dont 2239 en cours de régularisation et 2418 en situation régulière). Dominicains : 3678 (dont 2896 en situation régulière et 782 en cours de régularisation). Il y a aussi 901 syriens, 325 libanais, 205 originaires de République Dominicaine, 130 St-Luciens... (chiffres octobre 82) source : ICAR - BP 958 97176 Pointe-à-Pitre Cedex

AFRIQUE DU SUD

27 octobre
Dix condamnés à mort pour des crimes de droit commun ont été exécutés en quatre jours à la prison centrale de Prétoria.

3 novembre
Le Fond Monétaire International décide d'accorder un prêt de 1.070 millions de dollars à l'Afrique du Sud.

4 novembre
A Rome, l'Assemblée consultative des dix pays membres de la Communauté Economique Européenne (CEE) et des 63 Etats associés d'Afrique, des Caraïbes et du Pacifique (ACP), adopte une résolution condamnant le régime d'apartheid en Afrique du Sud.

Une délégation du MRAP, conduite par Albert Lévy, secrétaire général, est reçue par M. André Laurent, directeur du cabinet de Mme Edwige Avice, ministre chargé de la Jeunesse et des Sports.

22 novembre
Dans un communiqué publié à Paris, les représentants du Congrès national africain (ANC) et l'Organisation des populations du Sud-ouest africain (SWAPO) déclarent qu'ils ont « appris avec inquiétude que le gouvernement français est en train d'étudier la possibilité de vendre une deuxième centrale nucléaire à l'Afrique du Sud ».

26 novembre
Trois condamnés à mort sud-africains ont vu leur appel rejeté, ce qui porte à neuf le nombre de prisonniers en passe d'être exécutés.

AMÉRIQUES

29 octobre
Selon les chiffres publiés par la Commission chilienne des

Droits de l'homme, de janvier à septembre 1982, 1.985 personnes ont été arrêtées pour raisons politiques. Ce chiffre est supérieur à celui de 1981 (908). Il comprend essentiellement des ouvriers et des étudiants membres d'organisation de gauche.

3 novembre
L'ambassadeur des Etats-Unis à San Salvador reconnaît que « 30.000 Salvadoriens ont été assassinés depuis 1979, non pas tués au combat, mais bien assassinés ». La réalité est certes, beaucoup plus terrible, mais l'aveu est de taille.

9 novembre
En Californie, Joe Hoover, un étudiant de 17 ans qui refusait de collaborer avec un groupe néo-nazi et avait dénoncé certains de ses agissements, est assassiné de huit balles dans le dos.

EUROPE

26 octobre
Un militant du Sinn Fein, formation légale très proche de l'IRA, est tué par balles devant l'un de ses enfants. Ce meurtre est revendiqué par un groupe terroriste protestant.

27 octobre
Environ 150.000 personnes manifestent en Finlande pour réclamer le retrait des armements nucléaires d'Europe de l'Est comme de l'Ouest.

Trois policiers sont tués dans leur voiture par une bombe à Lurgan, à 32 kilomètres au sud-ouest de Belfast. L'IRA revendique cet attentat.

28 octobre
La junte turque publie un rapport sur les arrestations opérées durant les deux ans qui ont suivi le coup d'état militaire du 12 septembre 1980. 56.486 personnes ont été arrêtées pour « activités terroristes » et 24.858 d'entre elles sont actuellement détenues dans les prisons de l'armée.

Plus de 12.000 représentants des manifestants de Moscou pour la Paix se rassemblent au Palais des sports Lénine. Ils demandent un désarmement « général et complet », l'arrêt de la fabrica-

tion de nouvelles armes chimiques et nucléaires.

1er novembre
D'après la Anti-Defamation league du B'nai B'rith américain les actions dirigés contre les juifs et les Israéliens en Europe occidentale ont fait 25 morts et 373 blessés au cours des deux dernières années. Le rapport fait état de 29 attentats en France, y compris celui de la rue Copernic, 12 en Italie, 11 en Autriche, en 5 en Grèce, 4 en Allemagne de l'Ouest et en Grande-Bretagne, 2 en Belgique et à Chypre, 1 au Danemark, en Hollande et en Suisse.

Une association internationale de médecins s'opposant aux armes nucléaire est fondée à La Haye, avec la participation, entre autres, d'organisations soviétiques et américaines.

11 novembre
Avec 24 heures de retard, la radio de Moscou annonce le décès de Léonid Brejnev. Trois hommes membres de l'IRA sont tués à Lurgan, au sud-ouest de Belfast, après avoir tenté de forcer un barrage policier.

PROCHE-ORIENT

25 octobre
Devant la commission d'enquête sur le massacre de

Sabra et Chatila, le général Sharon, ministre israélien de la Défense, reconnaît que les forces israéliennes ont laissé pénétrer les milices phalangistes dans les camps de réfugiés palestiniens.

Lors d'une manifestation à Naplouse, un enfant palestinien de 15 ans est tué par les militaires soutenus par des colons.

2 novembre
L'avocate israélienne, Me Félicia Langer, défenseur des prisonniers politiques palestiniens, obtient le prix Pierre Cot décerné par l'Association internationale des juristes démocrates (AIJD).

8 novembre
Devant la commission d'enquête, M. Menahem Begin contre toute évidence soutient n'avoir été au courant des massacres de Sabra et Chatila qu'après le retrait des phalangistes.

9 novembre
Le gouvernement israélien décide d'expulser le grand sacré de l'archevêque orthodoxe arménien de la Ville Sainte.

11 novembre
Une formidable explosion due à des bouteilles de gaz, détruit complètement le siège du commandement israélien à Tyr, faisant 89 morts et 56 blessés.

Devant la commission d'enquête, le lieutenant-colonel Reouven Gay affirme que le secrétaire particulier du général Sharon, avait été informé des massacres de Sabra et de Chatila dès le vendredi 17 septembre à midi.

L'As des As, c'est l'histoire de Belmondo et d'un petit garçon. Il sait pas comment s'en débarrasser parce que c'est les Jeux Olympiques en Allemagne. Le petit garçon revient toujours, alors il l'emmène dans sa voiture, je sais pas où... Le petit garçon ? Il est juif, bien sûr. Il se retrouve tout seul parce que ses grands-parents, ils ont été arrêtés dans un café. C'est des gens avec des imperméables noirs, en cuir, avec des chapeaux aussi, qui les ont arrêtés. Ils les cherchaient partout parce que Belmondo leur avait cassé la figure quand ils démolissaient la librairie, ils jetaient les livres par terre... Hitler, on le voit pas. Il y a un monsieur marrant avec une petite moustache. Il crie tout le temps, il commande les autres, sauf Belmondo. Il finit par tomber dans une mare aux canards. — Non, c'est pas Hitler, Hitler il tombait pas dans les mares... Il y a des soldats qui courent tout le temps après Belmondo et le petit garçon et ses grands-parents. Il y en a un, le général, c'est le copain de Belmondo, il l'aide tout le temps, il dit qu'il déteste Hitler. Il est gentil le général, il prête sa voiture et lui il part avec la sœur du monsieur à moustaches. C'est bien L'As des As, aussi bien qu'Une chambre en ville.

MARINETTE, 6 ans



10 novembre : Mort de Leonid Brejnev. En 1971, il avait rendu visite aux O.S. de Renault.

L'HUMANITÉ

FRANCE

LA REGULARISATION CAHIN-CAHA

27 octobre
20 travailleurs africains font la grève de la faim dans le 13e arrondissement pour obtenir la régularisation des sans-papiers qui n'ont pu bénéficier de la procédure exceptionnelle mise en place cette année.

28 octobre
Huit travailleurs immigrés — six Maghrébins et deux Portugais — entament une grève de la faim dans une salle paroissiale de l'église Sainte Monique à Nice parce qu'ils n'ont pas pu obtenir la régularisation de leur situation.

5 novembre
Dans un communiqué, le MRAP explique ses vives préoccupations sur les difficultés actuelles que rencontrent les travailleurs immigrés « sans papiers » qui se sont vus refuser leur carte de séjour. C'est à ce sujet que le MRAP est intervenu le 26 octobre auprès de M. Autain, secrétaire d'Etat aux immigrés et qu'il a envoyé un télégramme le 29 octobre à M. Mauroy, premier Ministre.

COUPS ET BLESSURES

26 octobre
A l'occasion du débat parlementaire sur les séquelles de la guerre d'Algérie, le MRAP s'oppose,

dans un communiqué, à la réhabilitation des responsables de l'O.A.S. et des généraux factieux d'Alger. La fédération de la Haute-Corse du PCF condamne les attentats, les actes de violence et les mots d'ordre racistes qui ont déferlé sur la Corse depuis plusieurs mois.

4 novembre
Trois cents personnes environ manifestent à Bastia (Haute-Corse) contre la violence et la recrudescence des attentats.

5 novembre
A la tête d'un commando d'hommes de main armés et accompagnés de chiens policiers, un propriétaire expulse ses locataires immigrés d'un immeuble de Gennevilliers. Ce propriétaire, par ailleurs P-DG d'une entreprise de chaudronnerie du Calvados, avait été débouté la veille par une ordonnance de référé de sa demande d'expulsion. Les logements ont été dévastés.

14 novembre
Attentat fasciste à Ramatuelle (Var) contre le domicile de Lucette et André Thomazo. L'attentat est revendiqué par des « militants communistes » alors que des graffitis fascistes ont été peints sur les murs.

CHTCHARANSKY

26 octobre
Le MRAP lance un appel en faveur d'Anatoly Chtcharansky qui observe une grève de la faim. Il demande que ses conditions de détention soient immédiatement améliorées et qu'il soit libéré sans délai afin qu'il puisse quitter son pays comme il le désire.

4 novembre
M. Mitterrand assure les représentants de diverses organisations de soutien à Anatoly Chtcharansky de « l'attention toute particulière » qu'il porte au cas du mathématicien soviétique et de son intention d'intervenir en sa faveur.

6 novembre
Le MRAP écrit à Léonid Brejnev pour demander l'octroi d'un visa qui permette à un juriste et un médecin français de rencontrer Anatoly Chtcharansky. Après l'annonce du décès du secrétaire général du P.C.U.S., une lettre est adressée à Iouri Andropov, son successeur à ce poste, pour lui demander un acte de clémence. Le MRAP prépare pour le 26 novembre à Paris une soirée artistique de solidarité.

Une âme saine dans un corps sain, et pour tout le monde, c'est ce que souhaitent les deux ministres qui ont répondu à nos questions.

JACK RALITE: SANTÉ, INÉGALITÉS, MENTALITÉS.



Le ministre dédicant son livre, (Re)tour de France.

Différences : Vous avez demandé à Sylvie Le Roux, député au parlement européen, de vous remettre un rapport sur les inégalités sociales face à la maladie et à l'accès aux soins. Elles se concentrent sur les catégories les plus défavorisées de la société, et de ce fait concernent pour une bonne part les immigrés. Pensez-vous que ces populations subissent des difficultés spécifiques ?

Jack Ralite : Les immigrés accumulent les inégalités des plus défavorisés. Il suffit de visiter les régions où ils sont nombreux pour se rendre compte à quel point ils en sont victimes au-delà de ce que subit le travailleur de souche française, lui-même atteint.

Ce n'est pas leur origine ou leur culture qui est en cause ; l'équipe du Centre de Médecine préventive de

Nancy-Vandœuvre a montré comment, entre deux populations de même condition sociale et très pauvres, c'est la population déstructurée, qui n'a bénéficié d'aucune culture, quelle qu'elle soit, qui est la plus fragile au regard des questions d'hygiène et de santé.

Ce qui est en cause, c'est cette accumulation de facteurs de pauvreté. Ce sont les mêmes catégories qui ont les tâches les moins qualifiées et sont les moins diplômées, qui ont les plus bas salaires, les plus mauvais logements, dont les enfants ont le plus de difficultés scolaires. Ce sont les OS et les manœuvres qui ont la plus faible espérance de vie. Or les immigrés sont la plupart du temps OS ou manœuvres, et dans leur cas les facteurs de pauvreté peuvent se croiser. Voyez le rapport de Sylvie Le Roux, et ses conclusions sur

les facteurs de prématurité des naissances : à l'origine migrante de la mère s'ajoute son niveau d'études, souvent très bas, l'inconfort de son logement, etc...

J'ai visité la Lainière de Roubaix ce n'est pas un hasard si la syndicaliste, qui, lors de nos entretiens, s'est le plus engagée dans l'analyse de la mortalité prénatale, est algérienne. Elle m'a écrit depuis : « Je n'en peux plus, Monsieur le ministre. J'ai 18 ans, et comme beaucoup de filles du Pas-de-Calais, je travaille à la Lainière. Jusque là rien d'extraordinaire : conditions de travail pénibles, salaires de misère, production intensive (...). Je gagne mon pain avec ma sueur, je ne comprend pas pourquoi la direction m'insulte : bougnoule, sale Arabe, repars d'où tu viens. » Voilà ce qui justifie pour les immigrés les mesures de rat-

trapage, en quelque sorte, pour compenser les retards accumulés. Il y a une courbe de l'OMS qui montre très clairement qu'un accroissement général des soins et équipements sanitaires a des effets positifs sur une grande partie d'une population, mais laisse toujours de côté les plus défavorisés de cette population. C'est une raison supplémentaire d'agir spécifiquement.

Différences : Un des thèmes les plus répandus de la propagande raciste, c'est que les immigrés coûtent cher à la société française. Que pensez-vous de cette affirmation ?

Jack Ralite : A visiter le bureau d'aide sociale d'une ville comme Aubervilliers, on s'aperçoit que 75 % des demandeurs sont immigrés. Au niveau municipal, c'est un problème. Mais ce n'est pas une question de coût, c'est la

preuve que ce sont les plus touchés, avec les ouvriers spécialisés d'origine française. Sinon, ils ne seraient pas demandeurs. Quant à dire qu'ils coûtent plus cher que les autres travailleurs, rien n'est moins sûr. Le coût d'un travailleur, c'est aussi et surtout sa qualification, l'investissement nécessaire à sa formation ; or à l'évidence, jusqu'à ces derniers temps, le patronat les a fait venir précisément pour éviter cet investissement.

En ce qui concerne le « coût » de la santé des immigrés, je dirai que les inégalités et la mauvaise santé sont des gâchis très coûteux. Une hospitalisation en catastrophe coûte plus cher qu'une surveillance médicale régulière chez un médecin généraliste ou spécialiste, un ancien accidenté du travail au chômage pèse plus lourd sur la société que le même homme en bonne santé et au travail. Mais je dois aussi ajouter que, contrairement aux idées volontiers répandues, ce sont les cadres et professions libérales qui ont statistiquement la plus forte consommation médicale. Selon une étude du CREDOC, les 10 % plus forts consommateurs, les gloutons de la médecine sont plutôt aisés, culturellement et socialement favorisés.

Différences : Vous avez lancé l'idée de mesures inégalitaires pour lutter contre les inégalités, ne craignez-vous pas, en orientant votre action vers une partie limitée de la société, de déclencher des sentiments de frustration dans les autres catégories ?

Jack Ralite : Cela ne m'inquiète pas. Cela montre simplement qu'il y a dans une société plusieurs problèmes à envisager de front. Un problème social, objectif, et un problème de mentalité. Il faut de plus en plus avancer en crabe, si je puis dire : faire avancer les mentalités en même temps que les réponses aux problèmes sociaux, et grâce à elles. Il n'y a pas d'autre stratégie possible, y compris sur le plan politique. C'est cela, mon idée sur les mesures inégalitaires. Si j'ai

supprimé le secteur privé des hôpitaux, c'est pour faire une encoche mentale, même si au début on l'a perçue comme une violence. Un journal titrait, quelque temps après mon passage dans le Nord : « Qu'est-ce qui a changé depuis le passage de Jack Ralite : rien, sauf les mentalités ». Ça m'a fait plaisir, la lutte était engagée. Y compris

chez les travailleurs qui parfois ont du mal à se déssaisir d'une sorte de mémoire ouvrière du malheur, même s'ils sont les mieux placés pour dénoncer leurs conditions de travail et en construire de nouvelles.

Différences : Un des moyens de lutter contre les inégalités devant la maladie est peut-être de mettre au point une

coopération médicale avec les pays d'origine des immigrés...

Jack Ralite : Nous y travaillons, surtout au niveau de la production pharmaceutique. A Alger, à Paris, à Dakar, nous nous sommes concertés avec les pays francophones pour déterminer leur besoins en la matière. La concertation continue.

Dis-moi comment tu te soignes...

Quelques extraits du rapport que Jack Ralite a demandé à Sylvie Le Roux, parlementaire européen

TABLEAU 9
Consommation médicale par catégorie socio-professionnelle : indice de dépense de la catégorie par rapport à l'ensemble

Agriculteurs exploitants.....	63,4
Cadres supérieurs - Prof. lib	120,2
Cadres moyens	109,5
Employés.....	106,1
Ouvriers	77,6

TABLEAU 21 : Pourcentages d'enfants prématurés en fonction des caractères socio-culturels des parents et des conditions de vie.

	Prématurité %
Situation de famille de la mère :	
— non mariée.....	11,4
— mariée	7,1
Origine de la mère :	
— immigrante	9,7
— non immigrante.....	7,1
Niveau d'études de la mère :	
— nul ou primaire	8,7
— secondaire	6,3
— technique.....	6,0
— universitaire	4,2
Catégorie socio-professionnelle du père :	
— manœuvre	10,3
— ouvrier.....	8,2
— employé	5,9
— cadre moyen.....	4,7
— cadre supérieur	4,9
— patron	5,6
— agriculteur	5,9
Confort de l'habitat :	
— chauffage central :	
— non	8,5
— oui.....	6,2
Nombre de cigarettes par jour pendant la grossesse :	
— 0.....	7,4
— 1-9.....	8,1
— 10.....	8,4

17 % des femmes immigrées ne se rendent pas à toutes les visites prénatales obligatoires, pour 11 % de femmes d'origine française.

Ce sont les femmes des milieux les plus défavorisés et ne travaillant pas qui bénéficient le moins d'une surveillance médicale.

Interrogeant sur ce fait des mères de famille de la ZUP de Mont-Saint-Martin (Meurthe et Moselle), commune proche de Longwy, j'ai obtenu un élément de réponse à cette question :

« Les femmes qui ne travaillent pas et qui sont pauvres n'osent pas sortir, surtout pour aller à la consultation ou chez le médecin. Elles ont honte de leurs vêtements et de leurs sous-vêtements ».

A la Lainière de Roubaix (Nord) où le ministre de la Santé a recueilli le témoignage des travailleuses, les femmes ne savent pas, ou peu, ce que c'est d'accoucher à terme : à la Lainière, trois femmes sur cinq « font leur perte » comme elles disent.

★ ★
★

Le récit d'un délégué syndical chez Peugeot :

« Voici encore le récit d'un travailleur marocain, dont je suis témoin. Un lopin d'acier chaud (1 200°), d'un poids de 9,6 kg et d'une hauteur de 1,50 m lui tombe sur le pied. Je lui ai dit : « Va à l'infirmerie » et j'ai appelé le chef d'équipe, je lui explique ce qui est arrivé ».

« Voici sa réponse : « Oh, il me fait ch..., je n'ai personne pour le remplacer en ce moment ». Je le relance : « mais chef, il a mal ». « — Il n'a qu'à attendre, ce bougnoule ». C'est là que moi, sous ma responsabilité, j'ai arrêté le groupe de forgeage et je l'ai envoyé à l'infirmerie. Diagnostic : l'orteil et un autre doigt de pied fracturés et un mois d'incapacité de travail ».

Pour le ministre de la Culture, la vraie liberté de penser et la connaissance de

soi passent par l'écoute des autres.

Jack LANG à DIFFERENCES :

NON AU FAST-FOOD CULTUREL

Vous vous êtes opposé, à Mexico, à l'impérialisme financier et intellectuel qui submerge la culture de nos pays. Par ailleurs, vous souhaitez ouvrir la France à d'autres expressions, européenne, méditerranéenne ou francophone. Définir ces deux objectifs, est-ce faire un choix entre les cultures, ou s'agit-il d'un équilibre ? Selon quelles modalités ce processus sera-t-il mis en œuvre et quel en sera le profit pour la France ?

Jack Lang : Revenons, si vous le voulez bien, au discours de Mexico qui a déjà fait couler beaucoup d'encre et déclenché une véritable Bataille d'Hernani. Au fond, je devrais m'en réjouir, car c'est le signe que l'enjeu était de taille. Malheureusement, en me taxant d'antiaméricanisme, certains ont cherché insidieusement et de la façon la plus caricaturale, à jeter l'anathème sur toute une politique culturelle qui pourtant ne se caractérise ni par le chauvinisme, ni par le protectionnisme, mais préconise au contraire l'ouverture et la libre circulation des idées.

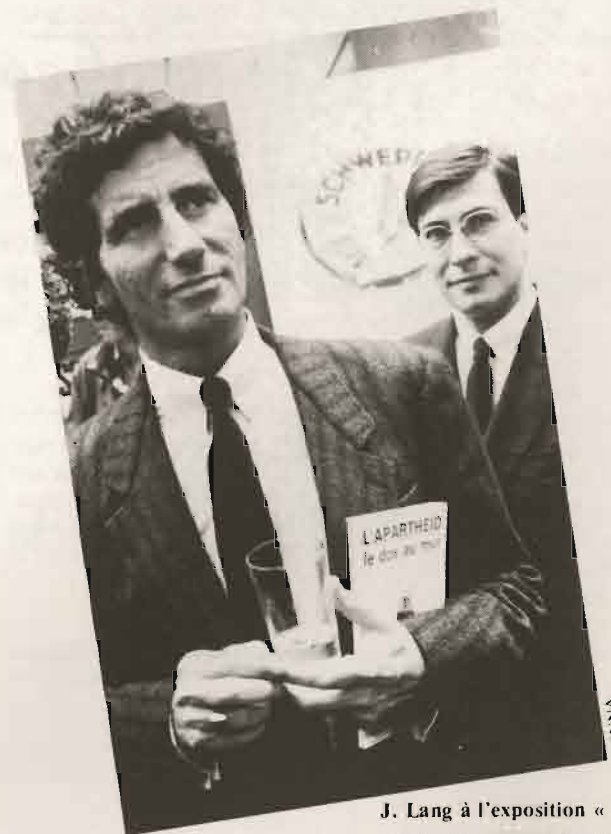
Nous n'allons pas interdire Hitchcock, Chaplin ou Faulkner.

Parler comme je l'ai fait de l'impérialisme financier et culturel ne signifie pas du tout, comme quelques uns ont fait semblant de le comprendre, que nous allons fermer nos frontières, interdire la projection des films de Walsh, Hitchcock ou Chaplin et retirer des librairies Faulk-

ner, Miller ou Burroughs. Non, mes propositions à Mexico visaient à encourager les pays du Tiers-monde, et d'Europe, à s'organiser pour créer eux-mêmes des œuvres originales au lieu de se laisser envahir passivement par les sous-produits de la culture des autres. Voilà le choix que nous voulons faire et qui s'inscrit aussi dans un programme de relance économique. Il faut beaucoup de malveillance à nos détracteurs pour faire passer notre action pour de la censure et confondre notre désir de rayonnement intellectuel, comme notre volonté d'accueillir toutes les formes de création venues des quatre coins du monde, avec un quelconque esprit cocardier.

Venons-en maintenant à la deuxième partie de votre question. Le problème de fond qui était posé dans le discours de Mexico, et qui a provoqué cette levée de boucliers dans une partie de l'intelligentsia, est que nous défendons une certaine idée de la culture. Une idée fondée sur le droit à la différence, le respect des identités, le pluralisme et l'indépendance. Nous travaillons à l'élargissement de l'espace culturel en stimulant la création dans tous les domaines, dans toutes les régions, pour tenir tête justement à l'uniformisation qui nous menace. Je ne parle pas ici bien sûr de la minorité de privilégiés qui savent échapper à la médiocrité des produits standardisés et au fast food culturel, mais à tous ceux pour qui cette sous-culture est la seule nourriture spirituelle et tient lieu de modèle. Vue du Tiers-monde, cette situation est encore plus alarmante.

Concrètement, nous avons



J. Lang à l'exposition « L'Apartheid le dos au mur », organisée par le MRAP.

déjà fait beaucoup de choses. Pour ne parler que des actions les plus récentes, qui s'inscrivent dans ce cadre de dialogue des cultures, je citerai la grande rétrospective sur « l'Orient des Provençaux » qui vient de s'ouvrir à Marseille. Dix-sept expositions simultanées retracent sept siècles d'échanges entre le Midi de la France et ses voisins d'Afrique du Nord et du Proche-Orient. Pour les Marseillais et pour cette grande partie de la population qui y vit tout en restant culturellement liée à l'Islam, cette manifestation sans précédent est une fenêtre ouverte sur leur propre histoire et ne peut qu'enrichir les rapports humains. Autre exemple : à Paris a été créé la Maison des Cultures du Monde, lieu d'accueil et de rencontre pour les artistes, écrivains, musi-

ciens, hommes de théâtre, de tous les continents. Vous-mêmes, dans plusieurs de vos numéros vous êtes faits l'écho des rencontres internationales qui se sont tenues en France, notamment à Vittel qui révéla l'an dernier la comédie musicale égyptienne.

La France doit redevenir ce qu'elle a été par le passé : un pôle d'attraction et un carrefour de la création.

Vous avez insisté sur l'intérêt que nous aurions à mieux connaître les cultures du Tiers-monde, notamment en ce qui concerne le cinéma. Quel peut être le poids d'une telle orientation dans l'instauration d'un nouvel ordre international qui revêt, par ailleurs, des aspects essentiellement économiques ?

Jack Lang : Dans ce domaine également, la France doit jouer un rôle d'avant-garde et

assumer des responsabilités abandonnées depuis trop longtemps. J'ai multiplié des initiatives en ce sens pour favoriser la diffusion d'œuvres de cinéastes du Tiers-monde. L'excellente émission de Jean Lacouture et Jean-Claude Guillebaud a déjà ouvert la voie, en présentant, pour la première fois au public français, des films turcs, iraniens, égyptiens. Soixante films chinois, pour la plupart inédits en France, ont été projetés au cinéma La Pagode, de nombreux cinéastes étrangers ont désormais possibilité de travailler en France, comme par exemple le cinéaste égyptien Chahine.

Tous ces événements sont encourageants pour l'avenir, mais permettront-ils de modifier la situation que vous évoquez ? Dans l'immédiat, probablement pas, mais il faut se placer dans la perspective de la nouvelle ère audiovisuelle et de la multiplication des programmes qu'elle entraînera. La révolution des modes traditionnels de communication qui s'annonce autorise tous les espoirs, car elle permettra à des œuvres de qualité de trouver l'audience qu'elles méritent. Pensez que trois ou quatre seulement des films de l'un des plus grands cinéastes d'aujourd'hui, Satyajit Ray, ne sont encore presque exclusivement connus que du public des cinéphiles, alors que des séries B hypnotisent des millions de téléspectateurs. Dans les futurs créneaux de programmation, il y aura une place à prendre pour des films et des émissions de télévision des pays du Tiers-monde, mais en attendant, la France se doit de faire découvrir la richesse et la vigueur de cultures trop longtemps ignorées.

Les séries B hypnotisent des millions de spectateurs.

Nous assistons, depuis quelques années, à l'émergence — ou à la résurrection — des cultures régionales. En favorisant leur développement, ne risque-t-on pas de mettre en cause l'unité culturelle de la France ?

Jack Lang : Bien au contraire. C'est le rejet et le camouflage des spécificités culturelles qui mettent en péril l'unité et, à la limite, provoquent les poussées séparatistes. La richesse linguistique de la France, sa diversité du point de vue des traditions, du mode de vie, du tempérament même des gens, liées à des conditions géographiques, historiques, sociales, particulières, constituent la partie la plus vivante de notre patrimoine. Reconnaître toutes ces différences et leur donner les possibilités de s'exprimer, est le meilleur moyen d'enrichir et de renouveler la vie culturelle, d'éviter le rabotage des identités dont j'ai souligné le danger à Mexico. Les responsables du patrimoine, au sein de mon ministère, viennent de lancer un grand programme d'enquête, dans toute la France, pour faire l'inventaire des données socio-culturelles, des expressions artistiques, propres à chaque région. De ce travail, mené de l'intérieur, et qui fera appel à des ethnologues et des chercheurs, naîtront certainement de nouvelles formes d'interventions. La France est une mosaïque de cultures qu'il faut préserver ; le programme de décentralisation que le

gouvernement a mis en œuvre en tient compte et devrait permettre de donner un second souffle à la création régionale. Dans cette optique, je viens de proposer d'organiser, à partir du printemps prochain, un Festival des cultures de France.

Pensez-vous qu'il soit nécessaire et possible de favoriser l'expression culturelle des diverses communautés d'immigrés vivant en France ? Dans la mesure où ces communautés échappent souvent aux circuits culturels traditionnels en France, envisagez-vous des dispositions particulières pour leur faciliter l'accès aux médias et établir des échanges fructueux entre elles et la population française ?

Jack Lang : Là encore, il y avait presque tout à faire. Françoise Gaspard, député d'Eure-et-Loir, est en train de terminer un rapport sur « L'information et l'expression culturelle des communautés immigrées en France », auquel le ministère de la Culture a collaboré. D'ores et déjà, le Fonds d'intervention culturelle a financé des projets d'associations d'immigrés et des expériences d'expression culturelle, il a également participé à la création d'emplois dans ce domaine.

Pas question de favoriser de nouveaux ghettos culturels

Il est important, et cela fait aussi partie de notre mission, de faire en sorte que les immigrés ne soient pas coupés de

leur culture d'origine. A cet égard, il faut que les spectacles ou les manifestations organisés en France soient de qualité et aient un caractère authentique. Je signalerai, dans le calendrier des manifestations de la Maison des Cultures du Monde, un quinzaine des conteurs du monde entier, un festival de films ethnomusicaux, un festival du cinéma arabe. Il n'est pas question de favoriser de nouveaux ghettos culturels, mais de donner la parole aux membres des différentes communautés et de les inciter à participer, à part entière, au monde dans lequel ils vivent, pour qu'ils ne s'en sentent pas exclus. Tout cela est nécessaire à l'équilibre de notre société. Les prochaines décennies en dépendent.

Les Français sont très attachés à leur spécificité. En développant la diffusion des cultures étrangères, vous attendez-vous à des réactions de méfiances, voire de rejet et de repli sur soi d'une population qui se sent menacée ?

Jack Lang : L'art et la culture se sont toujours nourris d'apports extérieurs. Picasso et les cubistes ont été fortement marqués par la rencontre avec l'art nègre, Artaud, par la découverte du théâtre balinais, et Brecht a élaboré toute une partie de son esthétique à partir du jeu des acteurs dans l'opéra chinois. Qu'il y ait des réactions de méfiance de type conservateur ne saurait me surprendre. Il faut les dépasser. Un grand ethnologue, Pierre Clastres, disait que mieux connaître le monde des autres c'est aussi apprendre à mieux comprendre le nôtre et permet de s'élever à la véritable liberté de pensée.

DES MAGASINS POUR DES TEMPS NOUVEAUX



BESANÇON : 1, rue Gambetta
LA ROCHE-SUR-YON : 11, rue Stéphane-Guillemé
LE HAVRE : 222/228, rue Aristide-Briand

GRENOBLE ST-MARTIN D'HERES :
72, avenue Gabriel-Pérl
GRENOBLE ECHIROLLES : Grand Place



PANTAMOD

BESANCON : 1, rue Gambetta
LA ROCHE-SUR-YON : 11, rue Stéphane-Guillemé
LE HAVRE : 222/228, rue Aristide-Briand

GRENOBLE ST-MARTIN D'HERES : 72, av. G.-Pérl
GRENOBLE ECHIROLLES : Grand Place
GRENOBLE FONTAINE : Centre Commercial Record
ORGEVAL : Centre Commercial "Les seize arpent"

DES PAPIERS ET DES HOMMES

La régularisation des sans-papiers, s'est terminée en laissant 20 000 travailleurs clandestins dans une situation préoccupante.

On l'a dit, quand on est immigré, il fait meilleur vivre en France depuis 1981. Pourtant, à Paris puis à Nice, des travailleurs étrangers ont entamé une grève de la faim. Alors ? L'action la plus spectaculaire du gouvernement de la gauche a été de lancer une vaste opération de régularisation des sans-papiers. François Autain s'est félicité de son succès, et c'est vrai que 130 000 d'entre eux se sont vus reconnaître une existence légale. Mais 20 000 demandes ont été refusées.

A beaucoup de refusés, la mesure a semblé injuste : tant de leurs amis, plus débrouillards, avaient obtenu leur carte provisoire de séjour ! Pourquoi eux, et pourquoi 20 000 ? Les responsabilités sont multiples, et n'incombent pas au gouvernement, comme certains cherchent à le faire croire — et parmi ceux-là même qui avaient critiqué l'opération.

Les deux convocations prévues n'ont pas toujours atteint les intéressés. Les travailleurs clandestins, par force, sont très mobiles, ou très démunis : il suffit d'un gérant de foyer ou d'hôtel mal intentionné pour que disparaissent les lettres. Il suffit surtout d'un patron mécontent de voir ses employés régularisés : beaucoup de sans-papiers ont été licenciés

après avoir déposé leur demande, et dans ce cas, on s'est bien gardé de faire suivre les convocations arrivées sur le lieu de travail.

Le ministre avait donné des instructions pour que les dossiers soient accueillis avec la plus grande bienveillance. Quelques préfectures ont fait la sourde oreille : en Seine-Saint-Denis et dans le Rhône, 45 % des demandes ont été refusées, alors que le taux national de refus s'est situé autour de 11 %. L'écart souligne l'arbitraire des réponses.

On comprend mieux dès lors les grèves de la faim. A Paris comme à Nice, le ministre a délégué un représentant. La négociation a abouti.

Le problème est réel et reste préoccupant, même si un recours administratif est envisageable. Ce qui est le plus

inquiétant, c'est le décret du 27 mai 82. Selon lui, toute visite de sa famille oblige l'immigré à produire un engagement d'hébergement, signé par le maire de la commune. Certaines municipalités profitent de la possibilité que leur a laissée le gouvernement pour régler leurs comptes avec les étrangers. A la mairie de Paris, pour obtenir la signature, il faut recopier ce document : « Je soussigné... m'engage à subvenir à tous les besoins de la personne, en cas de maladie, d'accident, d'hospitalisation, de frais pharmaceutiques ou de voyage ».

C'est parfaitement illégal, bien au-dessus des garanties demandées par le décret. C'est sans doute pour cela que le document n'est pas imprimé, mais présenté à l'immigré pour qu'il le recopie.

Certains éléments de la Police de l'Air et des Frontières en rajoutent. On signale qu'à Orly, on refoule des familles en contestant la validité de leur certificat d'hébergement, et sans respecter le délai d'un jour imposé avant toute action par la loi du 29 octobre 1981.

Le gouvernement aura du mal à contrôler ces excès de zèle. D'autant que d'autres mesures, prises au lendemain des débats autour du droit d'asile et du terrorisme, semblent ambiguës : les visas ont été rétablis pour les ressortissants d'Amérique du Sud ; on se prépare à en faire de même pour l'Afrique.

On ne peut pourtant dénier au gouvernement la volonté claire d'insérer les immigrés, de plus en plus touchés par le chômage, dans la société française.

Pour la première fois, une commission, présidée par Françoise Gaspard, s'est penchée sur ce problème à sa demande. Mais il doit en même temps affronter une percée inquiétante du racisme. A voir qu'on s'occupe des immigrés, à voir qu'on veut les intégrer, les racistes s'énervent. Reviennent les chasses à l'homme, les ratonnades. Et puis, c'est le temps des municipales, et certains, à droite, nous ont habitués à l'utilisation des réflexes dangereux. Raison de plus pour ne pas leur laisser de marge de manœuvre.

Jean-Michel OLLE



Pour le droit à vivre digne.

Calendrier, n.m. : système arbitraire pour compter le temps, qui est de l'argent.

QUEL JOUR SONT-ILS ?

Le singe descendit de l'arbre, mit le pied à terre (précisément : ses deux pattes postérieures), et observa le monde alentour. L'homme (vous l'aviez reconnu) constata d'abord que le Soleil, d'où lui venait la lumière, se déplaçait dans le ciel, en un lent périple autour de la Terre (pauvre Galilée). Il nomma *jour*, dans sa langue, ce cycle qui rythmait son activité. Le Soleil fut donc son premier instrument de mesure du temps. Evaluer des périodes de plusieurs jours supposait, ensuite, de disposer d'un système de signes (objets, gestes, mots, symboles) susceptibles de désigner les quantités, bref, il fallut inventer les nombres.

Auparavant, toutefois, les hommes remarquèrent un second astre, la Lune, dont l'aspect changeait périodiquement, son disque étant tour à tour envahi par l'ombre et la lumière. Ce cycle donna naissance à la notion de *mois*. A l'aide de ces deux notions et d'un système de numération rudimentaire nos ancêtres commencèrent à évaluer la durée. Ils purent indiquer que tel lieu était situé à sept jours de marche, qu'il avait plu trois lunes durant. Pour apprécier des durées plus longues encore, l'homme fit de nouveau appel au Soleil. Après avoir invoqué, sans le savoir, le mouvement de rotation de la Terre sur elle-même (dont le déplacement apparent du Soleil est la conséquence), puis la révolution de la Lune autour de la Terre (origine des *phases* de la Lune), l'homme profita hypocritement du fait que la Terre, bravant tous les interdits, tournait inlassablement autour du Soleil. Par chance, en effet, l'axe de rotation de celle-ci est incliné sur son plan orbital, ce qui se traduit par une modification cyclique de la trajectoire apparente du Soleil et du ciel nocturne. L'homme remarqua d'abord les effets de ce mouvement sur la météorologie, la flore ou la faune. Plus tard, il mesura régulièrement la hauteur du Soleil à midi et guetta le retour des étoiles remarquables. Il constata que la trajectoire solaire comme les constellations revenaient régulièrement à l'identique selon une période qu'il nomma *année*.

L'homme disposa alors de trois unités de temps : le jour, le mois

l'année. L'émergence de l'astronomie (qui permit de préciser la position des astres) et des mathématiques (qui permirent de comparer les durées de leurs cycles) allaient permettre l'invention du calendrier. Cet outil apparaît, en effet, lorsque l'homme cherche à ranger bien sagement, pour les nommer, les numérotés, les jours dans des mois et les mois dans des années.

« Objectif Lune », ou « Le Temple du Soleil » ?

Il faut le dire, les faits astronomiques, qui comme tant d'autres sont têtus, sont aussi parfaitement désagréables : la *révolution synodique* de la Lune dure en moyenne 29,530588 jours, l'année *tropicque* vaut, elle, 365,422198 jours, ou 12,368267 cycles lunaires. Mettez vous à la place des tous premiers astrono-



Ça tombe pas juste !

mes, que leurs instruments n'autorisaient pas à écrire autant de chiffres après la virgule, laquelle restait d'ailleurs à inventer.

Pour contourner cette difficulté, les mathématiciens de l'antiquité inventèrent des systèmes de règles instaurant une succession de périodes (mois ou années) d'une durée tantôt inférieure et tantôt supérieure à celle du cycle naturel correspondant, sur lequel elles

devaient, par ce moyen, rester (en moyenne) synchronisées. A l'opposé, certains calendriers s'affranchirent délibérément de l'un ou l'autre cycle astral, ou même des deux. On peut de ce fait distinguer quatre grands types de calendriers : les lunaires, luni-solaires et solaires, enfin ceux qui ignorent la Lune et le Soleil.

La plupart des calendriers primitifs, strictement lunaires, eurent comme premier principe l'alternance simple de mois de 29 et 30 jours. Pour conserver le synchronisme, la lunaison moyenne étant supérieure à 29 jours et demi, on rallongeait certains mois de 29 jours, d'abord lorsque le besoin s'en faisait sentir, puis selon des cycles, comme celui du calendrier musulman, qui dure trente ans, lorsque les progrès de l'astronomie le permirent.

Des solutions similaires furent utilisées pour régler l'année sur le soleil : certains calendriers lunai-

rentes longueurs, obtenues soit en modifiant la durée de l'un d'entre eux, c'est le cas des calendriers julien et grégorien, soit en introduisant un nombre variable de *jours blancs* n'appartenant à aucun mois, mécanisme employé lorsque tous les mois ont une durée égale, comme dans le calendrier copte.

Le calendrier religieux maya, quant à lui, est l'un des rares qui ne soit synchronisé sur aucun astre. Son année comporte 13 mois de 20 jours.

Faire plaisir à tout le monde

Il serait naïf de croire que l'utilisation par une société d'un certain système de division du temps résulterait d'un *libre* choix parmi des possibles déterminés par l'état de la science astronomique. On constate au contraire que ces choix sociaux résultent d'un réseau extrêmement touffu de contraintes de tous ordres, à la fois locales (physiques et culturelles) et historiquement définies, relevant de nombreux domaines de l'activité humaine.

L'agriculture, première activité économique des sociétés humaines, apporte son lot de revendications. A quelle date doit-on redouter ou espérer la pluie, le gel, les orages ? A quelle date faut-il semer ou récolter ? Un calendrier *calé* sur le Soleil répond à ces questions en permettant d'associer les *événements* agricoles à des dates fixes. Le commerce, la banque ou l'administration ont eu leurs exigences : l'usurier, comme le percepteur, apprécie les périodes de longueur fixe ou peu variable qui simplifient les calculs d'intérêts.

Toutes les formes de pouvoir ont eu leur point de vue sur la question du calendrier. César, en imposant sa réforme, dite *julienne*, mit un terme aux abus des pontifes qui en fixant la durée de l'année, comme c'était leur droit, avançaient ou reculaient les échéances, électorales ou fiscales, pour leur plus grand profit. Selon la part du pouvoir qu'elle détenait et la place qu'elle accordait dans sa symbolique à tel astre ou à tel système de nombres, la hiérarchie religieuse a défendu, souvent imposé ses vues dans ces débats qui aux époques les plus lointaines avaient d'eux leur lieu en son sein.

Face à ces différentes expressions de la demande, les *savants* (astronomes, mathématiciens) ont inscrit la science de leur époque dans les solutions proposées. Entre autres, le calendrier a toujours entretenu des rapports particuliers avec les systèmes de numération. Ce n'est pas par hasard si le calendrier romain primitif comportait dix mois, si les mois mayas duraient vingt jours. Malgré son caractère éminemment artificiel, le calendrier a souvent été perçu par les populations, laissées dans l'ignorance de ses tenants et aboutissants, comme parfaitement *sur-naturel* : le monde, en quelque sorte, lui *obéirait*. Il serait *le-temps-lui-même*. Lors de l'installation de la réforme grégorienne, à l'occasion de laquelle on supprima purement et simplement dix jours, certains ont craint le pire, que les oiseaux migrateurs soient désemparés, eux aussi.

La transformation des économies et par là, des modes de vie, modifie profondément les données du problème. L'industrialisation, en diversifiant les moyens d'information et en diminuant l'assujettissement des individus aux conditions naturelles, fait baisser le niveau des exigences particulières vis-à-vis du calendrier. Le calendrier est petit à petit désinvesti de toute signification, au profit de sa valeur de convention.

A l'heure actuelle, le calendrier grégorien, imposé par Rome au monde catholique le 15 octobre 1582, est usuel, voire légal dans la presque totalité des Etats. Pour une nation, son adoption s'apparente actuellement à celle du mètre comme unité de longueur. Le calendrier grégorien n'est pas meilleur que ses homologues tamoul, laotien ou malgache, dont l'usage religieux ou traditionnel se perpétue. Il se trouve simplement que l'histoire des rapports de forces mondiaux en a fait, de facto, un outil universel.

Pierre VANDEGINSTE



Le calendrier toujours à son poste.

Le 1 janvier 1983, on sera :

dans le calendrier musulman :	le 16	Rabi'-oul-Aououal	1403 de l'Hégire,
dans le calendrier vietnamien :	le Ngày 18	tháng chạp	de l'année du chien,
dans le calendrier hébraïque :	le Tét Zayin (16)	Tébeth	5743,
dans le calendrier copte :	le 23	Keihak	1699 de l'Ere de Dioclétien.

UNE ILE DE GARNISON...

Pas un conflit en Asie sans que surgisse la VII^e flotte. Voici son cantonnement.

Des jeans et des boots... Des boots et des jeans... Ils chevauchent leur Harley Davidson... Loin derrière l'horizon, vers l'Ouest, attendent les Indiens, tout un continent d'Indiens.

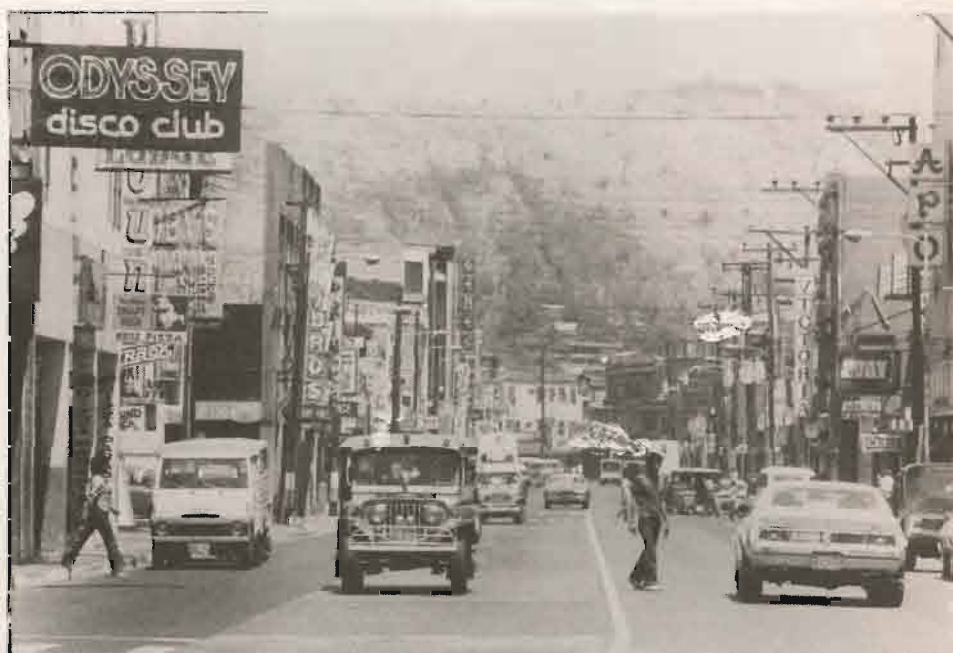
Les hommes de la 7^e Flotte américaine à Subic Bay, sont dans les Philippines pour maintenir la loi et l'ordre sur la périphérie de l'Empire. Leur job ? Préserver l'hégémonie du dollar, assurer de nouveaux avant-postes, apprivoiser les sauvages.

C'est une affaire sérieuse. Superviser le Pacifique implique la force derrière le business. Depuis la débâcle vietnamienne, Subic Bay est devenu le centre de commande des opérations militaires américaines en Asie. De l'autre côté de la mer de Chine, vers l'Ouest, s'étend Cam Ran Bay. Cam Ran Bay est passé à l'ennemi ; les bâtiments soviétiques qui croisent dans ses eaux utilisent les structures construites pour la « conquête » de l'Asie du Sud-Est.

Après le désastre de 1975, après que la plus puissante armée du monde ait été battue par des indigènes mal armés et disciplinés, on craignait à Subic Bay que l'administration américaine ne coupe les vivres de la base. Mais il n'y a plus rien à craindre de ce genre. Depuis quelques temps, Subic Bay grouille d'activité. Le Kitty Hawk, ce monstre de 90.000 tonnes est entré au port, relevé de ses patrouilles dans le Golfe Persique par un autre monstre, le Nimitz chargé de 80 avions de guerre et animé par 5.000 membres d'équipage.

L'Amiral qui commande Subic Bay supervise la base gigantesque qui fournit un support logistique à toutes les opérations américaines aux points chauds de la crise : l'Iran, l'Afghanistan, le Pakistan, la Péninsule arabique.

Sous son autorité : la moitié de la surface de la terre, et 320 000 hommes stationnés dans d'autres bases à Diego Garcia et à Hong Kong. Il est responsable des 20 bâtiments qui patrouillent dans le Golfe Persique. A 90 kms au nord-ouest de Manille, il dispose de 46.000 tonnes de munitions y compris



Autant de bars que de jours de l'année

de missiles nucléaires. En dehors des Etats-Unis mêmes, il n'y a pas mieux. La main-d'œuvre est moins chère que dans la mère patrie. Elle ne connaît ni la récession, ni l'inflation, ni les syndicats. Le plus grand des trois docks flottants a une capacité de 54.000 tonnes. En 1973, en pleine guerre du Vietnam, plus de 100 bateaux par jour étaient pris en charge à Subic Bay.

Ici, on est fiers de ses énormes camps d'entraînement, de ses 26 champs de bataille différents. On y trouve tout, de la jungle à l'océan, on s'y prépare à tout, de la guérilla insurrectionnelle aux vastes opérations navales.

De l'autre côté du lagon fétide, au delà des 32.500 acres de la colonie américaine, surgit une autre jungle. Ils sont deux cent mille Philippins à Olongapo, qui subsistent grâce aux 100 millions de dollars que les Américains injectent dans l'économie philippine tous les ans. La Base Navale de Subic Bay emploie officiellement 20.000 ouvriers qualifiés et semi-qualifiés. Ils sont payés en dollars. Depuis que les Américains se sont établis à Subic Bay, Olongapo est devenue la Mecque des indigènes.

La Navy était intéressée par le port naturel exceptionnel, les Philippins, eux, sont intéressés par le dollar.

L'industrie du plaisir emploie 20.000 femmes qui travaillent dans les 360 bars de marins, night clubs et hôtels de la ville. Les bars s'appellent *Iron Butterfly*, *Shit Kickers*, *Stone Crow*, *Big Dipper*, *The Sexton*. On y vend de l'alcool, des drogues et des femmes, comme dans un mauvais mélo. C'est un commerce qui, en 1980, a fait dépenser 45 millions de dollars à 2,2 millions de clients. Les filles sont gogo-girls, hôtesse et serveuses. Certaines perçoivent un salaire nominal (trois dollars par nuit pour les danseuses), d'autres touchent une commission sur les boissons qu'elles font vendre, la plupart attendent la fermeture pour se laisser emmener par un marin. Quant au règlement de la Marine, il s'accommode très bien de ce commerce. Après le couvre-feu de minuit et demi, la police militaire patrouille dans les rues d'Olongapo et embarque les marins qui sont encore dehors. Il faut soit rentrer à la base, soit trouver un hôtel pour finir la nuit.

Comme toutes les villes frontières qui



Une autre ville est née des débris de la base.

vivent en symbiose avec l'Amérique, Olongapo a sa rue principale où circulent motos et buggies *made in America*, une rue jonchée de canettes de bière, où les filles rêvent de partir en Californie ou à New-York... Certaines femmes font vivre leur famille dans les montagnes, ou paient la drogue de leur frère et d'autres hommes sur l'argent qu'elles reçoivent.

Il y a eu 1.500 mariages à Subic l'année dernière. Les marins fondent des familles et, si nécessaire, abandonnent les enfants. Si elles ne peuvent se faire avorter, les mères font de même, à moins qu'elles ne partagent des appartements avec d'autres filles dans la même situation et n'y élèvent les enfants.

Derrière la rue principale, s'étend le Harlem d'Olongapo, surnommé la Jungle. Là, les marins noirs ont leurs propres bars. Ils écoutent de la soul et dansent avec des filles qui ont adopté le style afro : vêtements, coiffures et même accent du sud. On y échange de l'héroïne, de la cocaïne et de la marijuana. Des gangs de gosses sans abri errent dans les rues à la recherche d'une dose ou simplement d'un endroit pour

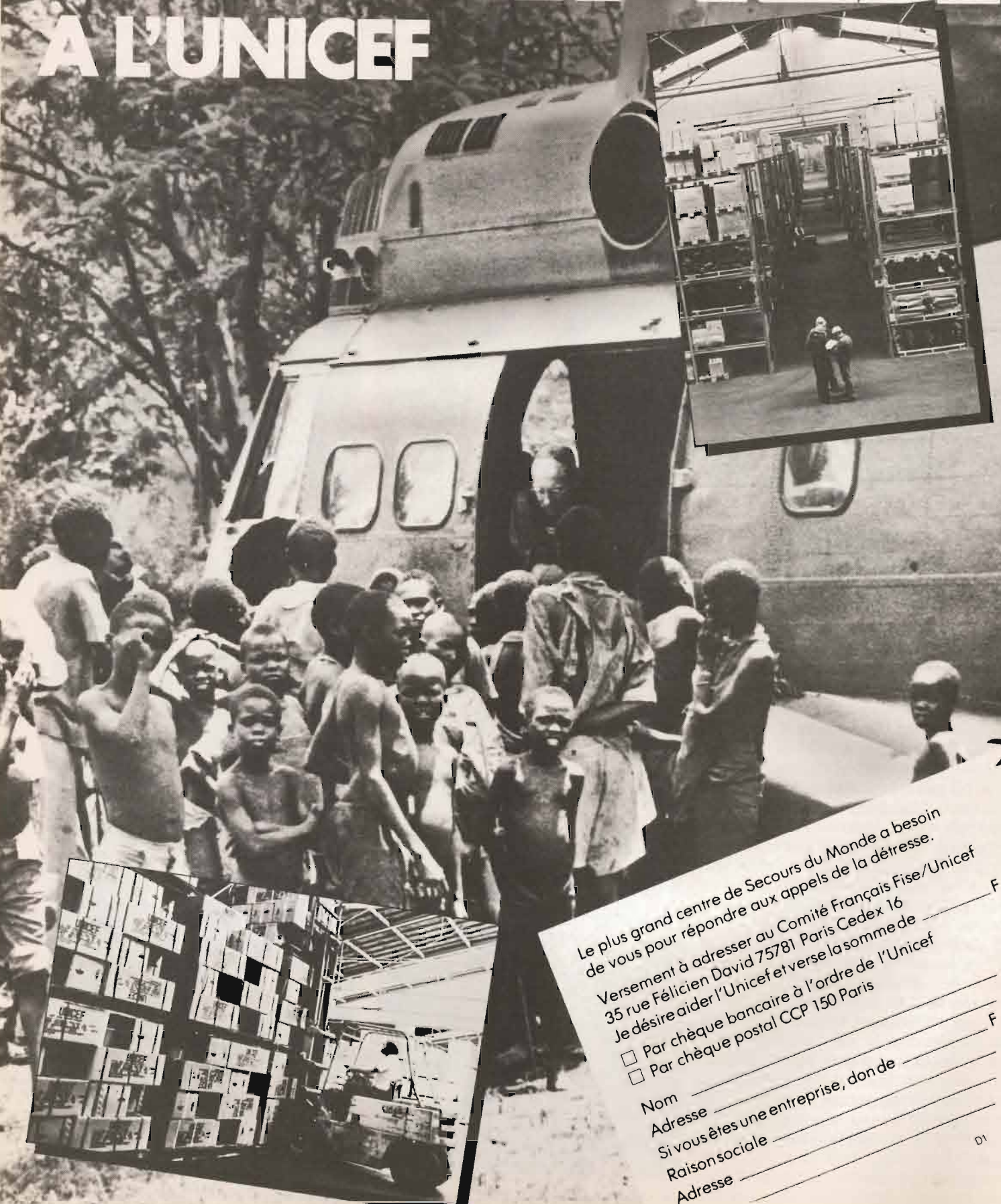


Un Américain à Olongapo..



20 000 femmes pour l'industrie du plaisir

DONNEZ A L'UNICEF



Le plus grand centre de Secours du Monde a besoin de vous pour répondre aux appels de la détresse.
 Versement à adresser au Comité Français Fise/Unicef
 35 rue Félicien David 75781 Paris Cedex 16
 Je désire aider l'Unicef et verse la somme de _____ F
 Par chèque bancaire à l'ordre de l'Unicef
 Par chèque postal CCP 150 Paris

Nom _____ F
 Adresse _____
 Si vous êtes une entreprise, don de _____ F
 Raison sociale _____
 Adresse _____

OPUS Cet emplacement a été offert par le support, avec le concours gracieux de William Campbell (Sygma)

...DANS LE PACIFIQUE



Les travailleurs philippins sur la base.



Comme au pays

dormir. La plupart d'entre eux passeront leur adolescence à entrer et sortir de la prison d'Olongapo.

J'ai vu Luisite. Il avait 16 ans. Il git, mort, sur la table de l'Hôpital d'Olongapo. Le prêtre, un missionnaire colombien achève de lui joindre les mains et les pieds. Luisite était drogué. Il est mort d'une hépatite. Sa mère était une des prostituées du Fisheye. Il n'a jamais connu son père.

Dans les rues, les vieilles femmes vendent des cigarettes, de la marijuana et des fruits. Des garçons de quatorze ans se prostituent. Plus haut, pour 10 dollars, on pénètre à l'intérieur de l'Iron Butterfly. Sur la piste, les couples se mêlent, s'exhibent, font l'amour, etc...

Le dispensaire municipal enregistre 6.000 filles. Elles passent un examen médical au moins une fois par mois. En échange on leur remet une carte de santé qui leur permet de travailler dans les bars et les night clubs. Théoriquement, elles doivent avoir au moins avoir seize ans, mais elles en ont souvent douze ou treize.

D'après les statistiques officielles, les militaires américains ont investi environ 400.000 dollars dans les entreprises locales. Au profit d'une élite philippine puissante qui dirige la ville. Les Américains peuvent déposer leur argent dans les banques locales et toucher les taux d'intérêt.

La pauvreté semblent être le règle pour la majorité des Philippines d'Olongapo. Certaines femmes vont jusqu'à attendre devant les grilles de Subic Bay que les soldats sortent pour les agripper. La Marine ne fait guère confiance aux travailleurs locaux qu'elle emploie : ils sont tous fouillés à la sortie.

Les missionnaires colombiens ont fondé un centre de réhabilitation sociale, le *Predo*. Ils vivent, eux aussi, sur l'économie de Subic et ont même importé les psychothérapies à la mode : on utilise le cri primaire pour tenter de guérir de la douleur de vivre à Olongapo.

FRILET

FRILET

Patrick FRILET

ANGOULÊME

On les a parqués là après 1962. Depuis les enfants des Harkis tentent de s'accommoder des détours de l'Histoire.



Brahim, Aïssa, Ali, Nouad... et le MRAP.

MURENE

LA BANDE A BASSEAU



Dans le carré musulman, une victime de l'autodéfense.

MURENE

Angoulême, c'est tout juste entre Limoges et l'Océan, entre Bordeaux et Poitiers. C'est l'ancienne capitale de l'Angoumois et aujourd'hui le chef lieu de département le moins peuplé de la région Poitou Charente. Si on exclut sa banlieue. En fait, le dépeuplement de la ville a coïncidé avec celui de toute l'Aquitaine, après la grande saignée de 1914-1918. Il fallut faire appel à la main d'œuvre immigrée. la région comptait 26 000 étrangers en 1911, 180 000 en 1934. Le chef lieu le plus vide est aussi l'agglomération la plus dense des Charentes. Avec ses quelque 12 communes associées depuis mars 1973, comme le Goud-Pontaouvre, l'Isle d'Espagnac, St Yriex, ses communes d'ortoirs comme Fléac ou Puy Moyen, ses quartiers excentrés comme St Michel ou Basseau, le nombre d'habitants de la ville passe de 47 822 à 92 142 habitants. Parmi eux, la cité de Basseau a une longue histoire, et triste réputation. Basseau, à plus de sept kilomètres du centre ville. Au cours de la première guerre mondiale, on a construit ici les premiers baraquements, ceux d'un camp de prisonniers allemands. Il convenait alors qu'il soient le plus éloignés possible de la ville. La guerre finie, on a utilisé les bâtiments pour loger des travailleurs annamites venus travailler à la poudrière de St Michel, à la fonderie des canons de la Marine de Ruelle... Puis sont arrivés les Espagnols, les Italiens,

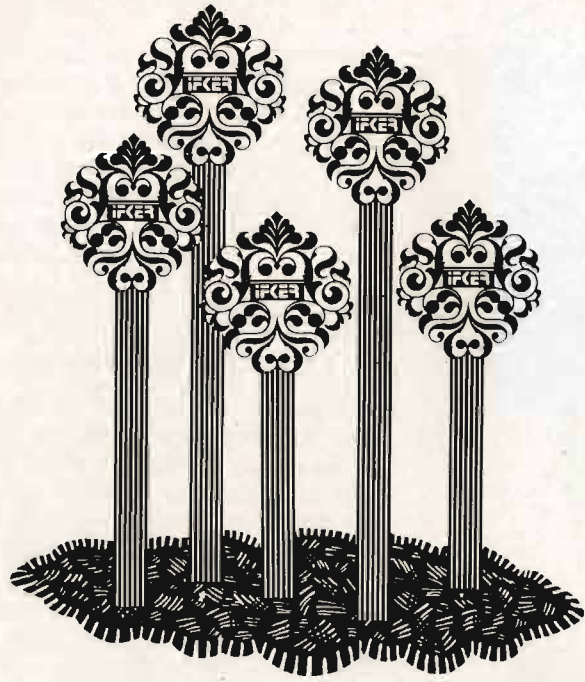
les Polonais... les baraquements préfabriqués de 1916 ont été remplacés par des bâtiments de béton. Une immigration chassant l'autre, les étrangers se sont succédés à Basseau. Arméniens, Portugais, Marocains... Etrangers et Français pauvres se retrouvant dans les mêmes cités d'urgence, cités de la misère. Evidemment, cette situation a fait la réputation de Basseau. Pensez donc, tous ces étrangers entassés là... Ça ne pouvait rien donner de bon. Quand un larcin, un mauvais coup avait lieu, c'était forcément l'œuvre de la bande de Basseau. Devenue, au fil des ans la Bande à Basseau. Voulez-vous des exemples ? Un crime a été commis dans le quartier de la Grande Garenne, à 500 mètres de là. C'est un quartier chic, habité par des Français. La presse locale titre : Crime à Basseau. Une tentative de viol a lieu au quartier St Michel. La même presse titre : Viol à Basseau. La mauvaise réputation colle à la peau. Impossible de s'en débarrasser. Quand on est de Basseau, on est le lépreux, le paria, le criminel. Cette réputation, qu'on nous a imposée, qu'on n'a pas cherchée, pas créée, on finit par s'en servir. Comme d'un bouclier, comme d'un étendard, explique Brahim. C'est à la fois une tare, une protection, un titre de gloire. On entend souvent les mêmes, dans les écoles, dans les bals, dans la rue. Les plus faibles, pour intimider l'adversaire, pour se donner de l'impor-

tance prétendent connaître un gars de la Bande à Basseau. Brahim en est de la Bande à Basseau, comme ses frères Aïssa et Ali : Forcément, puisqu'on habite ici. Brahim et ses frères sont fils de Harkis. En 1962, lorsque l'Algérie eut conquis son indépendance, les Harkis, ces supplétifs de l'armée française, quittèrent l'Afrique du nord avec armes, bagages et familles. Une partie d'entre eux atterrit à Angoulême. On les a parqués à Basseau. Naturellement. En 1962, Brahim avait 2 ans, Aïssa venait au monde, Ali n'était pas né. — C'est pas facile d'être fils de Harkis. Pour les français on est des bougnoules. Pour les Algériens on est des traitres. Qu'est-ce qu'on y peut, nous, on n'était pas nés... Et on ne peut même pas juger nos pères. Ont-ils eu tort ? Ont-ils eu raison ? Est-ce que ce sont des traîtres ou des gens trompés ? Vingt ans après la guerre d'Algérie, on peut peut-être chercher à comprendre. On a souvent comparé les Harkis aux miliciens de l'Occupation. Ce n'est pas tout à fait vrai. Quand les miliciens se sont mis au service de l'Allemagne, les Nazis occupaient la France depuis seulement 2 ou 3 ans. Quand les Harkis ont servi l'armée française, la France était en Algérie depuis 130 ans. En 1942, la France était occupée. En 1960 l'Algérie c'était 3 départements français. Pas si facile — surtout pour des paysans, souvent illettrés, de voir

clairement où est le devoir : défendre la France ou l'Algérie nouvelle. *Etaient-ils Algériens ou Français musulmans ? Un Breton est-il Breton ou Français ? Que ferait-il en cas de soulèvement des nationalistes bretons ?* Brahim, comme Aïssa Ali ou Kader ne cherchent pas à excuser, ni à condamner. Cette guerre a fait tant de blessures que vingt ans après elles ne sont pas encore cicatrisées et qu'on demande des comptes même à ceux qui ne l'ont pas vécue.

On n'est pas des saints

Attention — dit soudain Brahim — faut pas croire qu'on est des saints et qu'on ne fait pas de conneries... Mais ni plus ni moins que les autres... et dans des situations souvent plus difficiles. Ainsi quand on est au chômage, que le père est au chômage, qu'on n'a pas de ronds... Certains volent une mobylette, ou se font un sac à main dans un bal. A nous, on le reproche collectivement. Dans une boîte de nuit, le Monocle un gars a voulu voler un sac à main. Le patron l'a pris sur le fait. Avec une dizaine de ses copains, il lui a cassé la tête et puis après, ça a été la chasse aux frisés. Ils nous prévenaient : « Rats, on va tous vous tuer ». Quelques jours après, deux copains arrivent dans une autre boîte de nuit, La Galaxie. Ils étaient attendus. Le principal videur avait un pistolet. Les autres des chaînes, des poings américains... Les copains se sont sauvés. On les a poursuivis en voiture. L'un d'eux a été rattrapé. Le pistolet sur la tempe il a fallu qu'il demande pardon — de quoi ? — De tout, de rien, d'être Arabe sans doute... Avec les contrôles de Police, c'est la même chose. Il suffit d'être marron frisé pour avoir un régime de faveur. Brahim, Aïssa, Ali, Nouard parlent beaucoup des boîtes, des bals, des sorties du samedi soir. Normal ; ils ont entre 18 et 23 ans. Il ne faudrait pas croire qu'ils vivent d'expédients, de larcins, de vol et de racket comme La Bande à Basseau en a la réputation. Certes, il y a ici plus de misère et de chômage qu'ailleurs. Mais eux ont une situation : Brahim a son C.A.P. de chaudronnier et travaille en intérim comme soudeur chez SAFEM à Ruelle. Aïssa est monteur chez IFE-SINEX. Ali est bachelier et poursuit ses études en faculté, dans le technico-commercial. Aïssa est également délégué C.G.T. de son entreprise. Là aussi ses origines lui amène des complications. Un jour, en réunion paritaire, où l'on discutait salaires et pouvoir d'achat, Aïssa démontrait que l'entreprise, une multinationale qui a sa maison-mère en Autriche et sa banque en Suisse avait les moyens de payer. — C'est bien à vous de parler d'étran-



IFKER-PARIS
24 RUE DES PETITES-ÉCURIES 75010 PARIS TEL. 247.15.84
IFKER-MARSEILLE
5 RUE GABRIEL-MARIE 13010 MARSEILLE TEL. (91) 78.02.58
IFKER-NANTES
11 RUE DE STRASBOURG 44000 NANTES TEL. (40) 47.16.90
IFKER-LYON
110 RUE DUGUESCLIN 69006 LYON TEL. (7) 852.60.09
IFKER-BORDEAUX
65 RUE JUDAÏQUE 33000 BORDEAUX TEL. (56) 96.78.61

89, bis rue Lauriston
75116 Paris
Métro Boissière

7 quai de l'Oise
75019 Paris
Métro : Crimée

HI-FI
SNOW
VIDEO

**NOUS IMPORTONS ET VENDONS
DIRECTEMENT AU PUBLIC**

HI-FI
VIDEO
LIGHT - SHOW
CADEAUX
TELEPHONES SANS FIL
TELEPHONE LONGUE DISTANCE (plus de 20 km)

PROMOTIONS PERMANENTES

Une visite s'impose !!!
Garantie S.A.V. assurée
Mise au point et réparations d'émetteurs récepteurs
professionnels et grand public

CUIRS & PEAUX
FOURNITURES GÉNÉRALES POUR CHAUSSURES

ETABLISSEMENTS ERIC

Les Spécialistes de Moutons et Chèvres

85, Rue Julien-Lacroix
— 75020 PARIS —

Tél. : 636.53.18 - 636.81.39

COMMISSION • EXPORTATION

222 27 33

LE REFUGE
SPORTS

LE REFUGE

46, rue Saint-Placide 75006 Paris

LES PIEDS SENSIBLES
c'est l'affaire de

SULLY

Confort, élégance, qualité,
des chaussures faites pour marcher

85 rue de Sèvres
5 rue du Louvre
53 bd de Strasbourg
81 rue St-Lazare

Du 34 au 43 féminin,
du 38 au 48 masculin, six largeurs

CATALOGUE GRATUIT
SULLY, 85 rue de Sèvres, Paris 6^e
5 % sur présentation de cette annonce



Fabricants de Bonneterie

● POUR VOS FILS CLASSIQUES
ET FANTAISIE

● POUR VOS BOÛNAGES A FACON

Société MARJOLAINE

93, quai de Valmy Tel. 206.94.73
PARIS-10^e 607-32.80

Dépositaire des Ets DELMASURE
(laine peignée Nm 2/28, 1/28, 1/40)

ger, a dit le délégué patronal. Vous pouvez toujours, si vous n'êtes pas content retourner en Algérie. Aïssa en a parlé au syndicat, qui l'a envoyé au MRAP et plainte a été portée.

Quelques jours plus tard, Aïssa recevait la visite de gendarmes qui lui ont montré les photos d'un gangster en plein hold up dans un super marché de Toulouse qui lui ressemblait étrangement. Coïncidence ? Coup monté pour l'intimider ? Quelques mois plus tard, le juge a renvoyé dos à dos Aïssa et son adversaire. Lui avait parlé exploitation capitaliste, l'autre avait fait du racisme. C'est du même tonneau a conclu le juge.

Ali a 19 ans. Il est bachelier. C'est pas facile de faire des études supérieures quand à la maison on parle arabe le plus souvent, qu'il y a beaucoup de frères et sœurs, qu'on n'a pas d'endroit pour travailler tranquille. Faut s'accrocher pour lire, pour étudier... Il y a un pourcentage énorme d'échec, surtout entre la 6^e et la 3^e, chez les enfants d'immigrés — et nous fils de Harkis, que nos pères croyaient « Français à part entière » sommes des enfants d'immigrés. Presque tous sont exclus du chemin des études secondaires, purement et simplement rejetés, ou orientés vers les CET. On a même créé pour nous une classe de CM3 spéciale, une sorte de section bâtarde ou on accueille des jeunes de 12 à 14 ans qui deviendront irrémédiablement manoeuvres ou chômeurs.

Avant de visiter le quartier, Brahim m'avait emmené au cimetière. Beaucoup de nos parents sont attachés aux traditions islamiques. Il a fallu attendre l'élection d'une municipalité de gauche pour qu'enfin il y ait au cimetière un carré musulman. Curieux, non ? Quand on pense que la droite a toujours poussé les Harkis en première ligne, soit pour défendre leurs privilèges dans l'Algérie française, soit pour gagner les élections, contre les bandits socialo-communistes alliés au FLN...

Des rencontres internationales

Pendant les périodes électorales, nos pères étaient les meilleurs, les héros magnifiques. Aussitôt les élections passées, ils pouvaient retourner crever en silence et n'avaient même pas la possibilité d'aller reposer en paix, selon leurs croyances.

Au stade — magnifique — qu'ils ont absolument tenu à me faire visiter, ils m'ont raconté l'histoire de l'équipe de foot de Basseau. Une équipe musulmane homogène. Rien que des fils de Harkis, recrutés et entraînés par Kader, un joueur hors pair.

Au début, quand il y avait un match à la Couronne ou à la Chalette, les gens



Un avenir incertain.

disaient : « méfiez-vous des coups de couteaux... avec les Arabes... » Et puis ça se passait très bien. On faisait du beau spectacle, du bon foot. Après le match, gagnant ou perdant, on allait boire le coup comme tout le monde...

Les gens — les gens raisonnables disaient — « qui donc a vu qu'ils sortaient les couteaux ? ». Pendant trois ans, on a raflé les coupes régionales. Mais si d'un côté on remettait les choses au point, de l'autre, on exacerbait le chauvinisme. Nos matchs n'étaient plus des rencontres locales, amicales, c'était des rencontres internationales, la France contre l'Algérie, la chrétienté contre l'Islam, la bataille de Poitiers qui recommençait. Et ça n'était pas admissible que ce soient les Arabes qui gagnent. Alors pour éviter les problèmes, on a dissous l'équipe de Basseau.

Et puis on a fait le tour du quartier, depuis les immeubles presque agréables ou logent ceux qui ont la chance d'avoir

un travail, un salaire, jusqu'à la cité d'urgence où sont rassemblés les plus misérables, les chômeurs. Les sans ressources, qui ne payent plus leurs loyers depuis des mois et parmi lesquels on ne trouve pas d'anciens Harkis.

Bref, à Basseau, j'ai rencontré une communauté de communautés.

Des Français musulmans que ni les Musulmans, ni les Français ne veulent reconnaître. Des rapatriés d'Algérie que les pieds noirs ignorent malgré les sacrifices et les malheurs communs.

Des adolescents à qui l'on reproche et quelquefois l'on fait payer les choix — bons ou mauvais — de leurs pères et de leurs aînés. Et qu'advient-il si, acculés à la solitude, au désespoir, ils ne trouvent de solutions que dans la révolte, la violence ?

A qui reviendra la responsabilité d'avoir désespéré toute une génération d'Angoumoisins de 20 ans ?

Emile MURENE



On a encensé, accusé, utilisé le foisonnement de ses communautés. Une enquête sur les atouts et les dangers de l'ancienne Suisse de l'Orient

MAGNUM

LES ARMES DU LIBAN

Liban côté cour et Liban côté jardin. Massacres et loukoums. Quel est le vrai Liban ? Avant la dernière guerre, on l'appelait « la Suisse de l'Orient ». Que n'a-t-on pas dit, écrit, chanté, sur la douceur des nuits libanaises, la majesté des cèdres, la perfection des cultures en terrasse, la liberté garantie par des institutions uniques dans le monde arabe, la tolérance mutuelle des 17 communautés religieuses. Pourtant le bilan est là : sept années de guerre et plus de 50 000 morts pour une population totale de moins de 3 millions de personnes. L'acharnement, la cruauté des combattants sont encore visibles dans les ruines de Beyrouth et dans ces terrains vagues calcinés où il n'y a pas si longtemps des milliers de Palestiniens avaient réussi à recréer de vrais villages. Est-ce les mêmes paysans aux doigts de fées qui avaient fait naître les vergers à flanc de côteaues au dessus de Jounieh ou de Jezzine, qui ont égorgé les femmes et les enfants de Sabra et de Chatila ? Est-ce ces cowboys aux visages de poupée à peine plus grands que leur Kalashnikoff qui ont décimé des familles entières à Damour ?

Chercher la vérité, décrypter l'horreur n'est pas exercice facile. Chacun a ses bons et ses mauvais Libanais, ses bonnes et ses mauvaises interventions étrangères. Pourtant, les interrogations qui surgissent à l'esprit devant le spectacle de ce paradis ensanglanté, doivent pouvoir trouver une réponse dans la réalité libanaise. Rejeter la responsabilité de tous les crimes commis depuis 1975 sur tel ou tel pays, telle ou telle

communauté serait non seulement arbitraire mais surtout futile. En refusant de voir une réalité complexe, confuse, on se condamnerait à ne rien comprendre, on serait incapable de contribuer à trouver des solutions susceptibles d'empêcher un retour à la folie meurtrière de ces dernières années. Les massacres ne sont pas chose nouvelle au Liban. Episodes quasi obligés dans des drames confus, ils jalonnent la longue histoire de la cohabitation communautaire de ce petit pays bien singulier. A l'origine des conflits ? Les mille et une raisons qui poussent deux hommes à se haïr et parfois à s'entretuer : une querelle de marché, une succession mal réglée, un chemin mal tracé, la plus banale dispute peut devenir une bataille rangée. Des communautés peuvent ainsi s'opposer pendant des générations entières longtemps après que quiconque ait pu garder en mémoire l'origine futile du conflit. Mais ces drames de villages ne se transforment en vraies guerres que dans des situations particulières. Et le Liban les réunissait toutes.

A l'abri de la mer et du désert

Petit pays qui vit à l'abri de sa montagne face à deux immensités qui appellent et isolent en même temps, la mer et le désert, le Liban tel qu'il existe depuis l'occupation ottomane n'a jamais connu de pouvoir fort, capable d'imposer sa loi aux puissances locales. Lorsque, à l'indépendance en 1943, un pouvoir central a pu être instauré pour la première

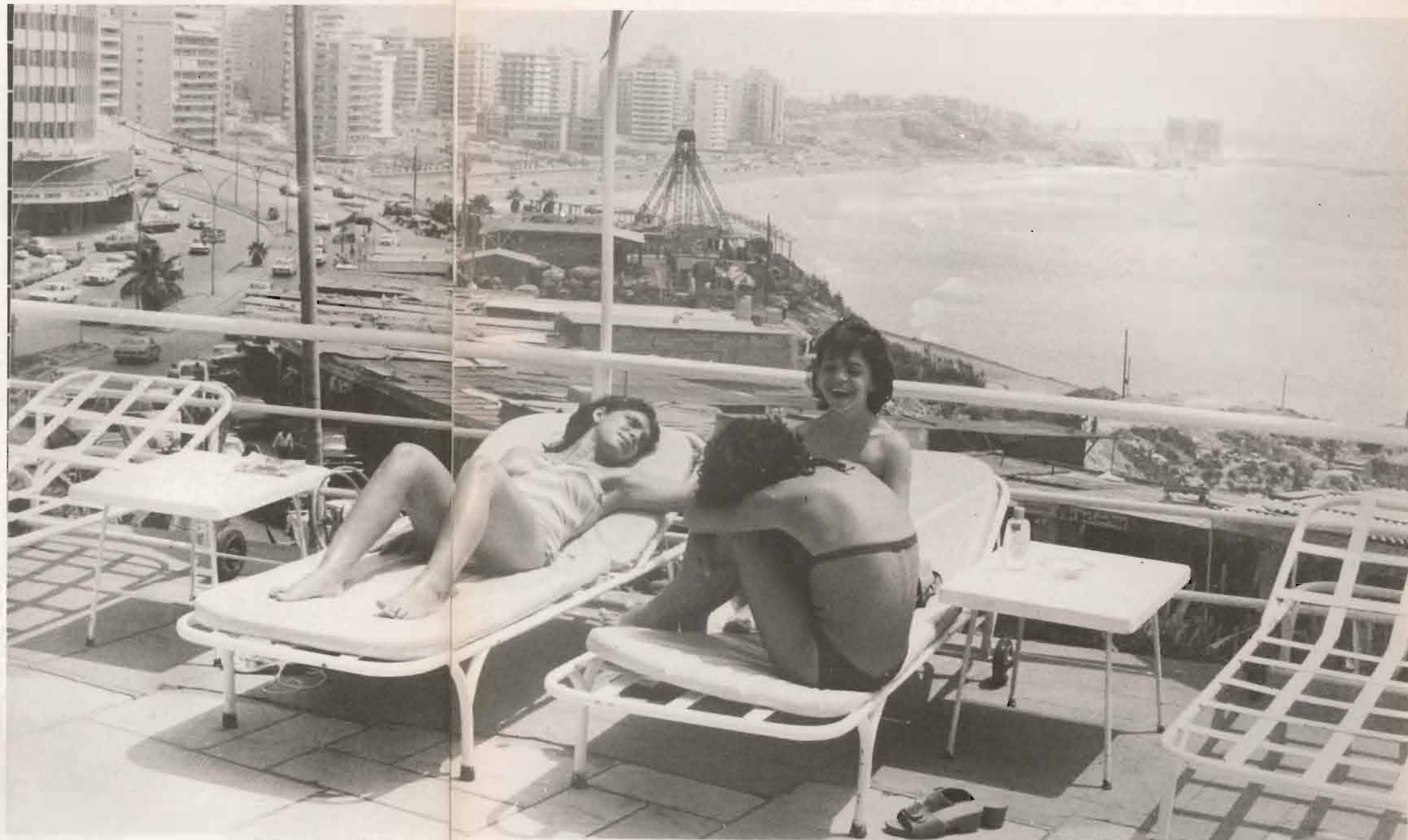


fois sur l'ensemble du territoire, une partie importante de la population, une bonne moitié, s'est sentie frustrée, grugée, acceptant mal que l'équilibre nécessaire à l'existence même du pays se fasse à ses dépens.

Dans sa diversité, la population libanaise n'est en rien différente de la quasi totalité des pays environnants. Tous ont été façonnés par des siècles d'invasions successives, de découpages plus ou moins arbitraires dictés par le sort des armes favorisant tantôt tel royaume tantôt tel empire. Ainsi la complexité humaine, religieuse et ethnique, du Liban où certains chantres de la *pureté raciale* et de l'apartheid voient la source de tous les maux, n'est en rien unique et n'explique ni la guerre ni la férocité des massacreurs. Par contre, la faiblesse du pouvoir central, dans laquelle beaucoup voient la raison même de la réussite économique du pays, le *miracle libanais*, est bien unique. Les clans, les tribus, les pouvoirs communautaires ont toujours réglé l'essentiel de la vie du pays. Leur *jeu* — leurs compromis et leurs rivalités — constitue le véritable et unique débat de la scène politique, dans toutes les instances de l'Etat du sommet au dernier échelon de la hiérarchie administrative. Mais pour l'immense majorité de la population, les vrais problèmes et surtout les règlements des problèmes, se font ailleurs, par les vraies autorités, c'est-à-dire le patriarche, le seigneur ou le chef de clan, entouré d'un conseil très réduit de sages.

Pas de guerres de religion

Au cœur de ce système qu'on peut appeler confédération de féodalités se trouve la religion. Mais l'organisation n'en est pas pour autant confessionnelle. Cette nuance risque d'échapper à ceux pour qui la séparation de l'Eglise et de l'Etat est chose aussi naturelle que le journal du matin. Pourtant, il faut le saisir pour comprendre que la guerre civile libanaise n'est pas une guerre de religion. Le paradoxe devient plus criant encore lorsque l'on sait que les tribunaux *confessionnels* règlent toutes les affaires privées — mariages, successions ou tout autre litige — au sein d'une communauté. Ainsi quand un Libanais souhaite se marier, non seulement il doit savoir à quelle *religion* il appartient, mais il doit indiquer, s'il est musulman, qu'il est sunnite, chiite ou druze, en ajoutant même le rite exact. De même s'il est juif ou chrétien. Un chrétien peut ainsi appartenir à une multitude de catégories : catholique maronite, catholique latin, catholique arménien, catholique chaldéen,



Beyrouth, du « paradis »...

Odeurs de cuisine

LE MEZZE

La joie de vivre des Libanais, leur sens de l'hospitalité et la fierté qu'ils ressentent devant la beauté et la richesse de leur pays, bref, la douceur du Liban, se découvrent immédiatement devant une table garnie des 46 plats (parfois moins, quelquefois plus encore) qui constituent le Mezzé, repas, fête et cérémonie à la fois. La plupart de ces plats composés de légumes, de fruits, de viandes et de pâtisseries, sont aussi savoureux que faciles à préparer. En voici quelques-uns :

— *Tabboulé* : salade de blé concassé et de légumes.

Ingrédients : blé concassé très fin, menthe, persil (coriandre facultative), tomates, oignons verts et oignons blancs, huile d'olive, citron, (vinaigre facultatif), sel, poivre (piment de cayenne facultatif).

Mélanger les légumes coupés et hachés avec le blé après l'avoir laissé gonfler dans de l'eau froide.

— *Hommous* : purée de pois chiches.

Ingrédients : pois chiches secs, huile de sésame, citron, ail, huile d'olive, sel et piment de cayenne. Faire cuire les pois chiches après les avoir laissés tremper. Ecraser pour obtenir une purée, laisser refroidir. Mélanger les condiments, servir si on le souhaite avec des olives et du citron confit.

D'autres purées sont tout aussi délicieuses : purée de fèves, purée d'aubergines notamment.

— *Plats de viandes* : boulettes de gigot de mouton (kibbé), cervelles de mouton marinées, foie fris, rognons cuits dans le jus de citron, etc.

Ne pas oublier le yogourt (labné) et les galettes de pain.

syriaque-catholique, assyrien, syriaque orthodoxe, catholique grec, orthodoxe grec, orthodoxe arménien, presbytérien ou toute autre dénomination protestante. Chaque communauté, selon ses rites et coutumes, dispose de juges habilités à délivrer des actes qui seront rédigés dans la langue liturgique ou la langue juridique de la communauté.

Les Libanais qui rejettent ce système se veulent uniquement citoyens d'un pays et qui n'éprouvent jamais le besoin de crier leur identité communautaire sont une pathétique minorité. Les autres, l'immense majorité, les traitent avec mépris d'*occidentalisés*. Les « vrais » Libanais, eux, accordent leur allégeance en priorité à leur communauté. Bref, l'un des maux majeurs du Liban est le féodalisme. L'autre, c'est le tribalisme.

Cette mentalité archaïque de la majorité de la population contraste avec l'image *moderne* que le Liban donne à l'étranger s'attendant à débarquer dans une contrée orientale de plus. Dans les faits, cette modernité est mise au service du féodalisme et du tribalisme. A la violence villageoise traditionnelle, aux vendettas que l'on retrouve dans presque tous les pays de montagne quelque peu isolés, où la précarité de l'existence est exacerbée par l'exiguïté des terres et l'absence de grandes richesses naturelles, les temps moder-



... à l'enfer.



Le marché à Chatila, avant.

nes ont apporté les lourds bilans que rendent possibles les mitrailleuses, les RPG et autres quincailleries guerrières. Désarmer un peuple pour qui la poudre est le symbole même de l'homme et des valeurs traditionnellement liées d'honneur et de virilité, ne sera pas chose facile.

Les oubliés de l'âge d'or

Autre paradoxe du Liban, la prospérité relative de la population dans un pays où il n'y a ni pétrole ni grandes possibilités agricoles. Les Libanais ont su tirer profit de la faiblesse même de leur pays. Ses institutions ont ainsi permis un développement anarchique, exubérant, des affaires, attirant par là même à la fois les paysans pauvres, arabes et kurdes, des pays voisins et les capitaux des Libanais partis par nécessité chercher fortune loin de leur montage ; enfin, plus récemment, un flot ininterrompu de pétro-dollars. Capitaux et main-d'œuvre à bon marché ont ainsi permis de bâtir une grande puissance financière et un secteur industriel non négligeable. La liberté telle qu'elle existe dans les pays occidentaux — à la fois héritage de données historiques singulières et nécessité dictée par la coexistence de communautés veillant jalousement au respect de leurs pouvoirs — a attiré également des cadres de tout le monde arabe et des expatriés du monde entier amenant dans leurs valises leur expérience et de nouvelles ouvertures commerciales vers leur pays d'origine. Bien entendu, le capitalisme sauvage qui en a résulté a donné naissance à des inégalités criantes dont les

plus faibles étaient les victimes obligées : travailleurs immigrés — syriens en particulier — mais aussi paysans libanais, appartenant en majorité à la communauté qui se considère comme la grande oubliée du *pacte national* de 1943, les chiites. Dans ce contexte, il n'est donc pas étonnant que les revendications sociales habituelles des systèmes capitalistes se confondent souvent avec le *jeu* traditionnel des communautés. Le mouvement syndical et le courant politique de gauche, très actifs, n'ont jamais pu développer une puissance capable d'inquiéter sérieusement la féodalité politique et économique à cause des allégeances communautaires trop fortement ancrées dans la classe ouvrière et chez les paysans.

République du Liban

Date d'indépendance : le 22 novembre 1943

État pluricommunautaire, garanti par le Pacte National, qui attribue aux communautés les plus importantes les différents postes de responsabilité

Capitale : Beyrouth (environ un million d'habitants)

Pays frontaliers : ISRAËL et SYRIE

Principales villes : TRIPOLI, TYR, SAIDA, BAALBEK

Superficie : 10 400 km²

Population : 1982-2,63 millions d'habitants

(1981-3,16 millions d'habitants)

Densité : 253 habitants au km² (76 % de population urbaine)

Le problème palestinien avec ses incidences militaires, et — par l'intermédiaire des réfugiés, musulmans pour la plupart — politiques et sociales, n'a fait qu'exacerber les contradictions inhérentes au système libanais. Il ne les a pas créées.

Quel équilibre ?

De même que les périls venant de l'étranger — rivalités de grandes puissances, partisans d'une Grande Syrie mythique, avocats d'une nation arabe de l'Atlantique au Golfe ou manœuvres israéliennes cherchant à détruire un exemple gênant — n'ont pu se concrétiser qu'en exploitant une situation qui existe déjà.

En 1943, la France qui — comme le rappelle Raymond

Eddé — a toujours favorisé les maronites, a imposé un équilibre où ses protégés trouvaient largement leur compte. Depuis, tout ce qui risque d'ébranler l'édifice suscite la réaction brutale des privilégiés. Tout, aussi bien un geste inconsideré d'un ardent nationaliste panarabe qu'une revendication sociale légitime d'autant plus violente qu'elle a été longtemps contenue.

Le retour de la paix ardemment souhaité par une population traumatisée par une trop longue suite d'horreurs ne peut, dans ces conditions, qu'être synonyme de retour à la situation *pro ante*, c'est-à-dire, au Liban traditionnel, réclamé par tous ceux qui profitent du système libanais. Ce qui signifierait le maintien des structures féodales et d'un équilibre inégalitaire.

Abdou BERRADA

Raymond Eddé :



Pour que revienne la paix d'antan

Député du parti centriste, le Bloc national, Raymond Eddé était candidat (« pour témoigner » dit-il) aux élections présidentielles libanaises contre Amine Gemayel. La soixantaine gaillarde, « al Amid » a plusieurs qualités qui, pour un politicien de son pays, sont plutôt rares. Il est, par exemple, fidèle jusqu'à l'entêtement à ce qu'il croit être juste. Profondément attaché à la souveraineté du Liban, seule garante affirme-t-il de la paix, il n'a jamais cessé de dénoncer les puissances, proches ou lointaines, qu'il soupçonnait de vouloir y attenter. Six ans après une tentative d'assassinat dont il a été victime, probablement parce qu'il n'y avait pas d'autre moyen de le faire taire, il demande plus que jamais depuis son exil parisien que les Etats voisins « f... la paix » à son pays.

Chrétien maronite, proche de la France, il proclame haut et fort l'arabité du Liban et réclame un Etat pour les Palestiniens. Avec son franc parler en plus. C'est dire que ce chef d'une des plus vieilles familles libanaises n'est pas très représentatif de la classe politique traditionnelle qui a dominé la scène depuis ces vingt dernières années. Mais en réalité, il

joue un rôle important, sans commune mesure avec l'effectif modeste du Bloc national. Très écouté dans les chancelleries, il lui arrive souvent de bénéficier en retour de quelques « bons tuyaux » avant tout le monde, lui donnant ainsi, parfois, l'air d'un véritable devin.

Acceptant de recevoir *Différences*, M. Eddé a dressé devant nous une vaste fresque de l'histoire proche-orientale, citant de mémoire faits, dates et déclarations.

Différences : La guerre civile dure depuis plus de 8 ans. Pourquoi cette guerre ?

Raymond Eddé : Pour bien comprendre il faudrait remonter à 1840, lorsque les premiers affrontements sanglants ont opposé des Druzes à des Maronites.

Différences : C'est donc une véritable guerre de religion ?
Raymond Eddé : En apparence seulement. En réalité, c'était déjà l'étranger qui poussait les Libanais à se combattre parce que cela servait ses intérêts. On peut ainsi dire que le Liban a toujours été victime de rivalités extérieures. Au moment de ces premiers affrontements, c'était à cause de la

◀ Août 82, sur le dernier bateau, le départ des Palestiniens.

Un couple mixte : elle est chrétienne, il est musulman.



route des Indes dont les puissances se disputaient le contrôle. Plus tard, ce sera à cause du pétrole. Plus précisément, à cette époque, la France et l'Angleterre rivalisaient pour le leadership de toute la région.

En ce qui concerne la France, depuis les Croisades, les chrétiens de la montagne libanaise, des catholiques, l'ont toujours considérée comme leur « mère protectrice ». Il ne restait plus au consul général anglais qu'à proposer ses services aux druzes.

Depuis 1840, si l'on constate que c'est toujours l'étranger qui braque les Libanais les uns contre les autres, on doit ajouter que c'est aussi l'étranger qui rétablit la paix. Après les massacres de 1840, il y eut l'intervention de l'Angleterre et de l'Autriche, et la paix a été maintenue pendant 15 ans. Mais, parce que les Français, dit-on, cherchaient à étendre l'influence des catholiques, alors que les Anglais tentaient d'introduire le protestantisme, de nouvelles tueries furent organisées, en 1860. Cette fois-là, les grandes puissances chargèrent la France de ramener le calme.

La paix que connut alors le Liban était telle qu'il était courant d'entendre les gens dire « heureux celui qui a ne serait-ce qu'un petit enclos à chèvres au Liban ». Le pays s'est doté d'une presse libre et d'universités, ce qui permit une renaissance culturelle qui faisait l'envie de tous les pays voisins. Jusqu'à récemment, on citait l'exemple d'un Liban où vivaient en harmonie 17 communautés religieuses. Plus tard, on adopta une Constitution qui établit un régime démocratique et parlementaire inspiré de la troisième République française.

Dans la Constitution, qui date de 1926, il n'est fait nulle part mention d'une quelconque religion. Un article, l'article 95, stipule que dans l'attribution des différentes fonctions, il faut tenir compte des communautés qui composent la population libanaise. Depuis l'indépendance, obtenue en 1943, un accord, non-écrit, dénommé « pacte national », veut que le président de la République soit maronite, le président du Conseil sunnite et le président de la chambre chiite, les ministres étant choisis parmi les principales communautés. La grande majorité du peuple libanais participait ainsi à la question des affaires publiques.

Différences : Mais si le système fonctionnait si bien, pourquoi la guerre ?

Raymond Eddé : L'exemple d'un Liban paisible ne plaisait pas à tout le monde. Notamment, pas à Israël. On servait tout le temps l'exemple libanais aux dirigeants israéliens. On leur disait : faites comme vos voisins, établissez un Etat laïc ou juifs, chrétiens et musulmans vivraient en paix. Mais les juifs, convaincus qu'ils devaient absolument avoir un Etat à

eux, voulaient à tout prix démontrer que la formule libanaise était précaire. Aussi, dès 1954, Israël a établi sous l'impulsion de David Ben Gourion un plan visant à déstabiliser le Liban.

L'objectif était de créer autour d'Israël, qui ne serait plus l'exception, un tas de petits Etats confessionnels, non seulement au Liban mais même en Syrie et plus tard en Irak aussi. Les bienfaits pour Israël en seraient immenses. La création d'un petit Liban chrétien, allié d'Israël, permettrait ultérieurement à l'Etat hébreu de pénétrer dans le monde arabe. Le Nord Liban (les plaines de la Bekaa et du Akkar ainsi que le port de Tripoli) à prédominance musulmane, pourrait être rattaché à la Syrie ou devenir un Etat sunnite. Par contre Israël annexerait une partie du Sud Liban, la région du Litani et du Hasbani (où se trouvent les affluents du Jourdain dont son agriculture a besoin).

Je n'invente rien. Tout ceci est consigné dans les mémoires de l'ancien ministre des Affaires étrangères de Golda Meïr, Moshe Sharett. Mais lui estimait qu'un tel plan avait peu de chances de réussir. Il disait que les Libanais étaient trop intelligents pour accepter de vivre dans un Monaco un peu plus allongé, amputé des terres agricoles qui le nourrissaient. En fait, Moshe Sharett s'est trompé sur les Libanais, Camille Chamoun et Pierre Gemayel, ont bel et bien accepté de faire une alliance avec Israël.

Quant à moi, j'ai été prévenu en 1974, ici même à Paris, peu après la guerre de Chypre. Un ami américain est venu me voir pour me dire qu'il y avait un plan de partage du Liban après le partage de Chypre. J'ai immédiatement sonné le tocsin. Je disais qu'il y avait un plan de « chyprianisation » du Liban et de balkanisation de la région. Personne n'a voulu me croire.

Il est vrai que je ne pensais pas qu'un tel projet pouvait réussir. A Chypre, l'opposition entre Turcs musulmans et Grecs chrétiens, était, si l'on peut dire, atavique. Mais au Liban, rien de tel. Les chrétiens et les musulmans sont ensemble dans les écoles, les affaires et sur les plages. Il n'y a pas de fanatisme religieux.

Différences : Oui, mais ne pensez-vous pas qu'un tel projet ne peut réussir que si le terrain s'y prête déjà ?

Raymond Eddé : Je crois que les choses ont commencé à aller mal pour nous quand, après la guerre de 1956, les Américains ont compris qu'ils pouvaient utiliser l'armée israélienne pour faire aboutir leurs propres objectifs stratégiques dans la région.

Je vous ai parlé du « pacte national ». Ce pacte reposait en fait sur une double négation. D'un côté, les Maronites qui, depuis les Croisades, regardaient vers l'Occident parce

qu'ils se sentaient isolés dans un monde à prédominance islamique, renonçaient à la protection européenne pour affirmer leur libanité. De l'autre, les musulmans qui traditionnellement tournaient leur regard vers l'Orient, renonçaient à mettre en avant leur appartenance à la « Umma »⁽¹⁾. Mais, en 1958, ce pacte a été violé.

Un député musulman, Adnan Hakim, proposa à Gamal Abdel Nasser d'associer le Liban à l'union syro-égyptienne qu'il venait d'annoncer⁽²⁾. A partir de cette erreur majeure, il était facile pour Israël de tout faire pour que les Arabes, au lieu de le combattre, se fassent la guerre. Ce fut d'autant plus facile que certains partis chrétiens — les partisans de camille Chamoun et les phalangistes — pensaient qu'ils ne pouvaient plus compter sur la France et ont préféré faire appel aux Etats Unis et même à Israël.

D'autres erreurs ont été commises. Par nous et par d'autres pays arabes. Je me suis toujours opposé à l'intervention de la Syrie au Liban. J'estimais qu'une telle intervention provoquerait immédiatement celle d'Israël.

Différences : Pensez-vous que les Palestiniens ont leur part de responsabilité ? Est-ce que leur présence au Liban n'a pas été l'un des facteurs de la guerre civile ?

Raymond Eddé : Les Palestiniens, profitant de l'accord du Caire (qui a été une autre grave erreur puisque cet accord accepté par le président Charles Hélu violait l'armistice de 1948), ont eu le tort de vouloir créer un Etat dans l'Etat. Leur raisonnement était simple : le Liban est une terre arabe, il est normal que nous utilisions son territoire pour récupérer la Palestine. En ce qui me concerne, je suis en faveur d'un Etat palestinien en Palestine ou en Jordanie, c'est aux Palestiniens de décider, mais pas au Liban.

Ce qui est aussi inadmissible, c'est que le Liban soit devenu le seul champ de bataille contre Israël, le seul front contre Israël. La Syrie et la Jordanie n'ont jamais permis à l'OLP d'agir à sa guise à partir de leur territoire. Les autres pays arabes envoyaient des armes et de l'argent pour soulager leur conscience, croyant ainsi s'être acquittés de leur devoir de solidarité envers leurs frères palestiniens. Mais nous étions les seuls à subir les représailles de l'armée israélienne. Depuis 1968, depuis l'attaque contre l'aéroport de Beyrouth, je n'ai pas cessé de demander l'envoi de casques bleus pour protéger la frontière libanaise au sud car nous n'avons pas les moyens de la défendre. Mais enfin, une chose est claire : le Liban sera en danger tant que les Palestiniens n'auront pas leur Etat.

Différences : On parle pourtant d'un retour à la paix.

Raymond Eddé : Je ne peux pas être optimiste tant que les Américains permettent à Israël d'attaquer le Liban pour le déstabiliser. Les Etats Unis devraient pourtant tenir compte du fait que, désormais, tous les musulmans sont devenus libanais, même ceux qui pouvaient être tentés par une union avec la Syrie. Tous ont vu comment Hafez el Assad a traité les habitants de Hama. Quand un peuple a goûté à la démocratie, il ne peut jamais choisir la dictature.

Un autre fait est à signaler. Les Libanais sont las de la guerre. C'est ce qui explique que même les musulmans ont voté pour Béchir et Amine Gemayel, qui sont tous les deux membres du parti phalangiste, l'allié d'Israël. Imaginez ce que cela veut dire.

Je crois sincèrement que le jour où Israël mettra un terme à sa politique expansionniste et qu'un Etat palestinien sera créé, la sécurité reviendra au Liban.

Propos recueillis par
A.B.

(1) Umma : communauté islamique dans son ensemble.
(2) Accord du Caire, 1970.

MASQUES NEGRES

De la pacotille des trottoirs aux fétiches sans mémoire des collections, l'art africain meurt d'être transplanté.

A Nice, ils arpentent du matin au soir la Promenade des Anglais ; à Cannes, ils sont sur la Croisette ; à Paris, on les rencontre sous le pont de la Périphérique, Porte de Clignancourt, et plus loin dans le ventre du Marché aux puces. En suivant leurs traces, on peut facilement établir une topographie des hauts lieux de rendez-vous touristiques de la capitale.

Qui sont-ils ? Des hommes noirs. Des Africains, très souvent habillés comme au pays pour appuyer davantage l'authenticité de leurs origines. Lorsque ce n'est pas sur une toile étendue à même le sol, ce sont les bras, la tête, le cou — comme sur ces figurines célèbres des métiers de Paris — qui servent de présentoir aux objets qu'ils proposent de manière bon enfant. Une constellation d'objets fabriqués et vendus à des fins purement mercantiles à une clientèle européenne pour le moins néophyte. Lorsque ces vendeurs se limitaient au marché africain, on disait de leur marchandise : « Art d'aéroport », ce qui sous-entend objets de bazar...

Maintenant que ces bracelets, ces sculptures en faux ébène ou en plastique imitation ivoire, sont venus à la conquête du marché européen, on a tendance à y voir des objets artisanaux, ou plus grave, des réalisations de « l'Art Nègre ». Ces pâles copies de la véritable création africaine, tendent à la dénaturer, à la « déritualiser » en voulant la généraliser afin de vendre plus, comme n'importe quel produit courant de consommation. L'Afrique est bien loin.

Au 15^e siècle l'Europe découvre le sol d'Afrique. Elle se trouve confrontée à un problème nouveau : la pluralité des races. Ce sont les théologiens qui trancheront pour définir le rang qui est propre aux Noirs dans la hiérarchie des hommes. Ils se penchent sur les Saintes

Écritures et découvrent qu'après le Déluge, le plus mauvais des trois fils de Noé aurait engendré la race des Noirs. Grâce à ce passage de la Génèse : « *Maudit soit Chanaan ! qu'il soit l'esclave des esclaves de ses frères !* ». Conclusion : le Nègre est homme, mais, « *mauvais dans l'âme* » ; le Nègre est humain : mais se comporte « *en animal* ». Il sera traité désormais en tant que tel, et relégué au bas de l'échelle humaine.

Quant aux créations africaines — essentiellement des sculptures — l'Eglise n'y verra que des « idoles païennes », œuvres du démon et érigea des bûchers pour les réduire en poussière. C'est ainsi que les Africains seront écartés de l'Histoire. L'idéologie colonialiste n'aura aucun mal « à présenter les Nègres comme des êtres primitifs errant dans la nuit des temps ». L'Occident niera, occultera toute culture nègre cinq siècles durant.

Cependant, il serait injuste de dire que l'aveuglement destructeur de l'Eglise fut la seule réaction face à la sculpture africaine. Petit à petit, dans les cours d'Europe, et chez les riches marchands on commença à s'y intéresser.

Au même titre que l'homme noir lui-même, enchaîné depuis sa terre d'origine, et par mer déporté vers des marchés lointains pour servir la production dans les colonies européennes d'Amérique : ces objets enrichissaient d'une manière ou d'une autre leurs détenteurs. Parmi les premiers amateurs, les frères Ango, armateurs dieppois qui émerveillèrent François 1^{er}, en lui présentant des pointes d'ivoire, et des *idoles* de provenance africaine. Et aussi, le R.P. Athanasius Kircher, jésuite qui fonda à Rome, au 17^e siècle, un musée, l'actuel musée L. Pigorini.

Comme dit Jean Laude, « *la rencontre*



CHAPUIS avec l'autorisation de CHRISTIES

des civilisations européennes et africaines s'effectua en de telles circonstances que d'immédiates raisons furent trouvées (par l'Occident) pour légitimer moralement et intellectuellement des entreprises n'ayant nul but moral ou intellectuel ». Ce malentendu volontaire durera jusqu'au début du 20^e siècle. Moment à partir duquel on peut dire en paraphrasant Lorca : « *La porte du sang noir, après une longue traversée dans la nuit de l'indifférence, s'ouvrit enfin* ».

C'est, à Maurice De Vlaminck que revient le mérite d'avoir été le premier à considérer l'Art Nègre comme élément référentiel, vers 1905. Plus tard, d'autres artistes s'y intéresseront, selon leur propre sensibilité : Matisse, Derain et, bien sûr, Picasso.

Dans les années 20, la mode nègre bat son plein. Dans les milieux mondains Cocteau décrit cette négrophilie avec son laconisme railleur (pour son milieu) : « *Crise de Nègre* ».

On voit Paul Poiret, le couturier le plus en vue de Paris reproduire un masque nègre dans le prospectus de son livre : « *En habillant l'époque* ». C'était pour les joailliers et les orfèvres, la découverte d'une nouvelle source d'inspiration dans ces formes restées longtemps ignorées.

Les milieux musicaux furent séduits à leur tour. Darius Milhaud, sur un argument de Blaise Cendrars donne en 1923 « *La création du monde* », ballet monté

PEUPLES BLANCS

d'expression, il peut être compris et apprécié par chaque membre de la tribu. Comme le rappelle très justement William Fagg, « *la tribu (africaine) est un groupe fermé pour lequel l'Art est un moyen parmi d'autres d'exprimer, sa solidarité interne et son autarcie, et inversement de se différencier de tous les autres groupes* » (in *Sculptures africaine*-Editions Fernand Hazan). Il ne s'agit donc pas d'un art éclaté vers l'extérieur, qui aurait pour vocation d'établir une communication esthétique avec d'autres groupes. L'art africain reste étranger au concept de galerie privée (pour le regard et le plaisir de quelques amateurs privilégiés), et de Musée (pour le regard du plus grand nombre) en Occident.

Dans un article de la revue *Arts d'Afrique Noire* (n° 35, M. Raoul Lehuard son infatigable animateur, raconte : « *En 1924, lorsque mon père parcourait les villages Téké (peuple de la région de la Haute Sangha - Congo Brazzaville - et du Stanley Pool-Zaire), Bembé (peuple du Nord-Ouest du Lac Tanganyka), et Kota (peuple du Gabon et du Congo-Brazzaville), il récolta la plupart des statues qu'il ramena en France dans les débris jetés derrière les cuisines. Ces fétiches avaient été écartés de leur sanctuaire pour avoir perdu leur force* ». Certes M. Lehuard porte à notre connaissance un exemple de sauvetage, si modeste soit-il, du patrimoine africain, et ceci est fort louable. Malheureusement, on a là un exemple de malentendu fondamental : l'objet d'art africain n'a pas pour finalité la collection. Si les tribus auxquelles fait allusion M. Lehuard ont déplacé les *fétiches* de leur sanctuaire vers un autre endroit de village, c'est dans le cadre d'une organisation et d'un rapport entre les membres des tribus et ces *fétiches*. C'est statues auraient pu, selon certains rites, être brûlées purement et simplement ; comme le fait de les conserver dans un endroit où ils sont soumis à une rapide érosion participe, sans doute, du rite. Pour qualifier l'acte de M. Lehuard père, nous ne parlerons pas de sacrilège car le mot est trop fort. Mais on peut le

au Théâtre des Champs Elysées, dans des décors du peintre Fernand Leger.

Faut-il rappeler qu'au même endroit, sera accueillie la célèbre *Revue Nègre*, avec comme tête d'affiche une vedette au destin fêté : Joséphine Baker. Le monde littéraire fut aussi saisi. Le groupe des surréalistes, comptait parmi ses membres les premiers collectionneurs avertis et exégètes de la sculpture africaine. Citons André Breton, Tzara, Eluard etc... Mais un nom se détachera de manière singulière, Michel Leiris. Ecrivain, ethnologue, et critique d'art, on peut dire de Michel Leiris, toutes proportions gardées, et au risque de le froisser lui-même, qu'il aura été pour l'Afrique, ce que fut Malraux pour l'éveil des consciences européennes en matière d'art khmer de l'extrême Orient.

Une culture à usage interne

Cet intérêt, culturel et non commercial, ne s'est jamais démenti. Mais il n'a pas levé pour autant les malentendus face aux arts plastiques négro-africains si l'on veut en comprendre le sens, et face aux motivations propres à l'artiste africain. Celui-ci ne crée des objets, qu'au sens où ces derniers constituent des éléments de base nécessaires au fonctionnement de la communauté tribale.

Ici, l'objet d'art est un élément matériel qui entre comme fonction dans l'univers intime du groupe. Quant au génie de l'artiste, quel qu'en soit le degré

qualifier de *détournement* d'objets du sens final que leur assignaient les membres de la tribu... Ceci au bénéfice d'un autre lieu : la France, où ils n'auront plus à exprimer que le silence de leurs traits.

Aujourd'hui pourtant, alors que le nivellement culturel entre l'Occident et l'Afrique est fortement avancé, pour l'Afrique la science et les méthodes occidentales sont devenus les seuls moyens permettant de retrouver les mémoires d'antan.

L'Afrique offre maintenant ses propres musées, car les dirigeants sont de plus en plus conscients d'une sauvegarde de leur patrimoine. Ceci démontre, qu'on le veuille ou non, l'influence de la démarche occidentale par rapport à l'art et sa reprise par les Africains pour leur propre compte.

Les responsabilités qui incombent à présent aux conservateurs et chercheurs d'origine africaine sont les mêmes que celles prises en Occident.

Ces hommes à qui l'on a confié la sauvegarde d'une partie de l'héritage africain se doivent de posséder au moins deux cultures afin de stopper l'hémorragie (comme certains pays semblent déjà s'y employer) des objets d'art à partir du continent noir (exportés vers l'Europe et les Etats-Unis depuis des décennies) et être aptes à intervenir dans le domaine de la recherche.

Dans le domaine de la recherche, actuellement, existent trois types d'approches, que l'on peut tenir comme complémentaires : la méthode régionaliste, établie sur le concept de « *tribalité* » (William Fagg) ; la méthode morphologique, qui tient de l'analyse esthétique dans une région stylistique donnée, axée sur une étude systématique d'un grand nombre d'objets et une enquête de terrain centrée sur la création plastique (école d'Olbretchts) ; enfin une méthode qui, à un niveau plus général, consiste à faire un bilan ethno-esthétique des différentes recherches entreprises, que l'on constate encore insuffisantes pour fonder une véritable synthèse (Michel Leiris et Jacqueline Delange).

Pour atteindre ces objectifs, aux côtés

des chercheurs occidentaux, l'Afrique, sous prétexte de rentrée de devises, bien minces par rapport aux nécessités économiques, ne doit accepter plus longtemps le pillage organisé des objets. Pillage qui se poursuit souvent avec la bénédiction de personnalités africaines haut placées, plus affairistes que responsables.

En effet, le marché de l'art tel qu'il fonctionne — de nos jours — à travers le monde, n'est pas toujours pour favoriser l'Art et démocratiser comme on le prétend, la collection, en ouvrant cette dernière à un large public d'amateur.

Les bonnes raisons d'un pillage

En se limitant au seul domaine de l'art et du patrimoine, il semble que l'Art primitif en général, et l'Art Nègre en particulier, soient l'objet d'un pillage intense servant à nourrir les exigences d'un marché essentiellement centré sur l'Occident, exigences sans cesse renouvelées. Le résultat immédiat, bien entendu, est la perte, pour les pays — victimes d'un tel pillage —, d'œuvres de référence pour le présent, et plus inquiétant peut-être, celle d'une mémoire pour le futur. En ce qui concerne l'Art Nègre, le phénomène de « confiscation » est d'autant



COOPER avec l'autorisation de CHRISTIES

plus sérieux, qu'il est antérieur au boom du marché de l'art primitif entamé dans les années 60. Dès l'époque coloniale (période au cours de laquelle ethnologues et scientifiques mirent en place un processus de déplacement systématique

des objets d'Art Nègre vers l'Europe), l'Afrique se vidait déjà d'une part importante de sa substance artistique. A la mission de l'ethnologue allemand Froebenus, on peut ajouter la fameuse mission française dite : « *Mission Dakar-Djibouti* » dans le début des années 30. La mission ethnographique et linguistique Dakar-Djibouti avait en son temps conçu un vade-mecum de son programme intitulé : « *instructions sommaires pour les collecteurs d'objets ethnographiques* ». Cette méthodologie dut être suivie à la lettre, car la mission revint en France avec plus de 3.600 objets. Ce qui en dit long sur la nécessité matérielle à laquelle étaient soumis les ethnographes de faire la preuve tangible et visible de leurs expéditions lointaines à travers l'Afrique ; une Afrique qui était encore mythique dans beaucoup d'esprits. Cette preuve était alors une exigence incontournable de ceux-là mêmes qui assuraient le financement des missions — qu'il s'agisse de l'Etat, ou de personnes privées, idéologues ou philanthropes.

Plus tard, la circulation des œuvres d'Art Nègre par le biais du marché, s'accéléra dans les années 60 avec la dispersion de la collection Paul Guillaume — l'un des tous premiers marchands à s'installer en boutique — aux *Arts Sauvages* — dans les années 20, rue de la Boétie à Paris.

Désormais la valeur des objets d'Art Nègre appartient au déterminisme du monde occidental, seul qualifié à la lui accorder ; et par conséquent, rien d'étonnant à ce que les collectionneurs occidentaux emboîtant le pas des scientifiques, se mettent à engranger à leur tour ces objets. Dans ces conditions il est difficile de voir le collectionneur d'art primitif — quelles que soient ses motivations : intellectuelles, passionnelles ou financières — autrement qu'en receleur des temps modernes.

Face à ces dépossessions, les pays du Tiers Monde ne pouvaient durablement rester sans réagir. D'où la constitution d'un comité de retour à leurs pays d'origine de ce patrimoine, sous l'égide de l'UNESCO : *Comité intergouvernemental pour la promotion du retour des biens culturels à leurs pays d'origine ou leur restitution en cas d'appropriation illégale*.

Comme il fallait s'y attendre, la constitution d'un tel comité a entraîné une levée de boucliers chez les collectionneurs et marchands. Les argumentations tendant à discréditer le comité ne manquèrent pas. La réaction la plus commune était caricaturale : « *Si l'on rend des œuvres d'Art aux pays africains, pourquoi s'arrêter en si bon chemin ?... Rendons aussi la victoire de*



COOPER avec l'autorisation de CHRISTIES

Samothrace à la Grèce, les fresques de Botticelli du Louvre à l'Italie, etc... »

Avec un minimum de bonne foi intellectuelle on constate que ce genre d'argument est irrecevable. En effet, dans les œuvres d'art émanant d'autres pays européens que compte le Louvre, tous les Occidentaux sont à même de se connaître, puisqu'ils se réclament des mêmes sources de civilisation. Aussi ce n'est ni non-sens, ni détournement, que Paris soit à Athènes et vive-versa, Florence à Londres, etc...

Cette filiation concevable entre Européens est plus difficile à établir entre Africains et Européens.

On a dit aussi : ces objets bien que réunis en Occident, restent accessibles à tous, tant aux chercheurs qu'aux curieux de toute origine. D'autre part il est convenu que ces objets bénéficient d'une protection, d'un soin particulier et d'une mise en valeur que l'Afrique serait bien incapable de mettre en place toute seule.

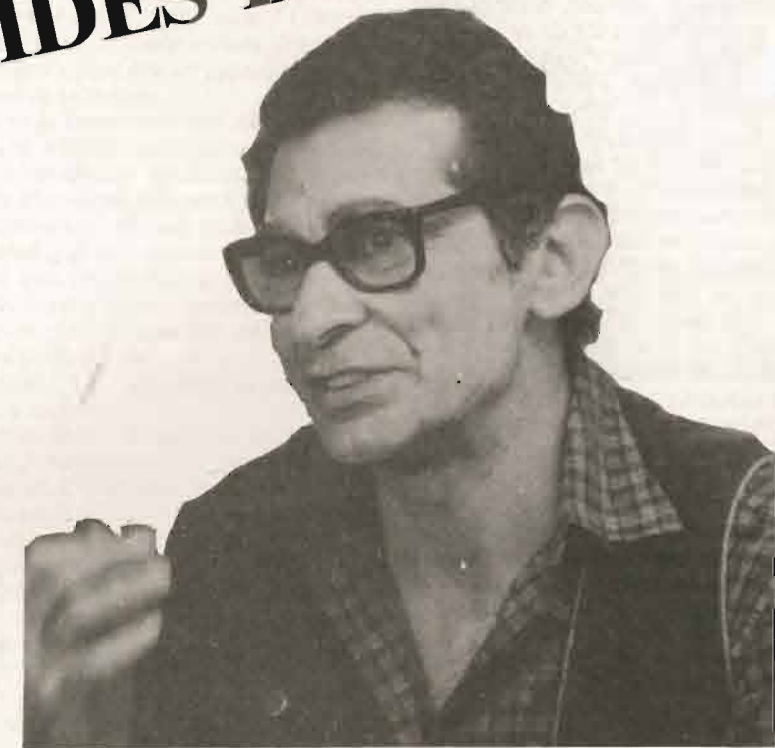
C'est vite oublier que, du fait de la distance qui sépare le continent noir de l'Europe et des Etats-Unis, le petit Zaïrois aura moins de chance d'accéder à l'héritage culturel de ses aïeux que le jeune Belge, Français, etc... Cette forme d'inégalité — particulièrement intolérable ici — dans l'accès à la culture, semble être une règle entre pays riches et pays pauvres.

Quant au fait que les œuvres sont mieux préservées en Occident, n'est-ce pas toujours considérer les pays du Tiers Monde comme des nations encore immatures et incapables de prendre en main les matériaux de leur univers culturel propre ?

Assane FALL

Le cinéaste égyptien ne peut pas oublier l'Alexandrie de son enfance.

LES PYRAMIDES DE CHAHINE



D.R.

Youssef Chahine, cinéaste égyptien est né il y a 56 ans à Alexandrie, où vivaient côte à côte, Grecs, Italiens, juifs, chrétiens.

« *Ma génération, née au sein d'un capitalisme féodal, est romantique et rêveuse. Elle avait rêvé le socialisme comme une nécessité absolue. Bien vite est arrivé le désenchantement. L'avant-garde était usée... C'était soi-disant le socialisme et l'on jetait en prison les communistes, les socialistes. A cela s'est ajoutée la guerre de 67. Nous nous sommes posés des questions. Nous avons encaissé tellement de coups qu'on a fini par apprendre.* »

Apprendre par exemple que le cinéma n'est pas un îlot protégé de la société, qu'il est aussi régi par des lois économiques, politiques. Apprendre, avant de se plaindre de ne pas être reconnu, à rencontrer les gens, apprendre d'eux ce qu'ils ont vécu. Pour effacer les différences, l'effort doit d'abord venir de vous.

« *Il faut savoir ne pas tricher quand on s'adresse aux jeunes générations* », précise Youssef Chahine. Les intéresser, les distraire, mais aussi leur dire : « *à tel moment, je me suis trompé* ».

C'est à nous tous d'aller vers l'autre et de dire : « *on n'en est plus au fanatisme. Si je balbutie, si ma couleur est différente, ne t'effraie pas. Il faut, en tout cas que l'autre sache que vous l'aimez. C'est notre devoir à tous d'apprendre une autre langue, de chercher à mieux raconter, plus juste, plus vrai...* » C'est ainsi sans doute que le jeune Chahine à Alexandrie, a appris l'anglais, en explorant mot par mot le monologue de Hamlet : « *To be or not to be* ». Etait-ce la magie d'Alexandrie, où toutes les communautés vivaient en paix ?

« *Ça a existé, c'est possible. J'ai beaucoup de mal à devenir fanatique. Voilà la première leçon que j'ai gardée d'Alexandrie. Bien sûr, si on jette un demi-million de bombes en un jour, cela m'indigne violemment, comme peut s'indigner un juif de Paris ou un humaniste juif d'un autre pays. C'est très*

implanté en moi, ça ne se discute pas. Je voudrais que cela existe de nouveau, un contexte où l'on ne fait pas de distinctions. Il est absurde qu'il y ait des religions d'Etat, par exemple. Quand j'étais jeune, je suis allé si souvent à la synagogue avec mon ami que je sais chanter en hébreu... »

Il ne s'agit pas de tolérance, Chahine trouve le mot condescendant. « *A Alexandrie, continue-t-il, tout le monde parlait sa langue et tout le monde se comprenait. Il faut retrouver tout ça.*

Les sacrifices de Bonaparte

Que l'on puisse revoir *Alexandrie pourquoi ?* et son dernier film, *Une histoire égyptienne*, leur réalisateur le souhaite. Pour que ces films remplissent leur modeste rôle, pour jeter un pont, un petit pont. Il prépare maintenant un film sur Bonaparte en Egypte, un effet des récents accords de coproduction cinématographique franco-égyptiens. « *Qui était-ce Monsieur Bonaparte ? Etait-il un homme universel ou préoccupé seulement de sa gloire ? Et tous ces savants avec lui, certains sont morts en effectuant leurs recherches. Ils partaient recopier les hiéroglyphes en dehors des sentiers et certains se sont fait massa-*

crer. Ils ne voulaient pas construire des pyramides, mais rassembler leur savoir, tout ce qu'ils avaient ressenti, et le transmettre aux autres. Parmi eux, j'ai découvert un homme extraordinaire, Caffarelli. Quand il va en Egypte, ce n'est pas en envahisseur, mais en amant ; c'est quelqu'un qui a envie d'aimer. J'en ai trouvé son contrepoint chez des gens du peuple, des gens ordinaires. Une famille égyptienne qui a ses amours et ses conflits

Il était le maître de génie de Napoléon. Napoléon était prêt à sacrifier des centaines de soldats pour prendre St Jean d'Acre. Caffarelli s'y est opposé, c'est attesté : « Je ne veux pas tromper les générations à venir et les sacrifier pour les murs d'une bicoque ». Ce film, à nouveau, j'espère, fera accepter les différences. Et puis, je vais retrouver ma ville, dans l'Egypte du XVIII^e siècle. Les fluctuations de sa fortune, ses heurs et malheurs avec les Anglais. Si elle avait été effacée de ma mémoire, cela aurait été très grave. Et pourtant les occasions se sont multipliées de faire de moi un fanatique, un non-alexandrin. Il faudrait des Alexandrie partout. Je dis beaucoup de choses dans mes films et en même temps rien du tout... Je veux simplement tendre la main à l'autre. »

Christiane DANCIE

Différences : L'Orient des Provençaux, la grande manifestation organisée par Marseille, semble remporter certains succès. A quoi l'attribuez-vous ? (1)

Edmonde Charles-Roux : C'était la première manifestation de ce genre : tous les bâtiments mis au service d'un même thème, chacun servant le thème à partir de ses propres fonds. On est partis de l'idée de trouver quelque chose dont Marseille est riche. C'est la première fois qu'une expérience de ce type est tentée en France. Seules Naples, avec les Bourbons et Florence avec les Médicis l'avaient fait.

La population de Naples ne fréquentait pas les musées, ça ne faisait pas partie de ses habitudes culturelles. Quand on lui a donné un thème qui était son histoire, que tous connaissent, les musées ont été pleins. A Marseille comme à Naples, les populations ne bougent pas de leur ville, il fallait mettre l'Orient à leur porte. C'est quelque chose dont Marseille est riche, qui représente son passé. Quelle a été l'obsession majeure des Marseillais depuis les croisades ? Aller vers la rive en face, explorer les terres, essayer de s'y établir à égalité, de pays à pays, avec tous les risques que cela comporte : ainsi les quartiers de Smyrne, véritables enclaves où l'on parlait provençal. Sans escamoter la période coloniale, il fallait prendre ses responsabilités et avoir le courage de l'aborder. Comment ? La colonisation des pays du Maghreb n'a pas été le fait de Marseille, nous ne souhaitons pas la prendre à notre compte. Qu'est-ce qui était propre à la ville ? L'échange et le passage, d'où l'exposition Mémoires de nos quais. Puis les expositions coloniales, 1906 et 1922, un phénomène inventé par Marseille. Là, il y a eu des remous, beaucoup ont trouvé que ce n'était peut-être pas à faire. Il se trouve qu'à ce moment-là, j'étais en Algérie. J'avais des entretiens avec les étudiants. Une question revenait souvent : Qu'est-ce que c'est une exposition coloniale ? Nous avons décidé de le montrer [...].

Différences : L'idée d'organiser cette exposition a-t-elle été bien accueillie ?

E. Charles-Roux : Vous mesurez sans doute le risque que nous avons pris. J'ai été accablée d'injures, de menaces, de lettres anonymes. Mais peut-être certains de ceux-là se déplaceront. Ceux qui ne veulent pas comprendre, ceux qui sont butés, ceux-là le resteront. Je suis convaincue qu'il va passer un courant de détente, de pacification. Il y a tant d'exemples de ces Marseillais qui se sont complètement identifiés à la vie de l'autre côté de la Méditerranée ! Ça prouve que c'est possible dans l'autre sens.

Différences : Marseille est une ville plurielle. Est-ce une richesse ?

E. Charles-Roux : Ce qui naît des communautés étrangères, c'est notre plus grande richesse, peut-être la seule qui nous reste. Voyez les Harkis : leur retour n'est pas vraiment la page la plus plaisante de notre histoire. On oublie simplement une chose : c'est qu'avant les Harkis sont revenus d'Égypte, dans les mêmes conditions, les troupes égyptiennes de Bonaparte qui n'ont pu rester en Égypte, et qui sont arrivés, mamelouks avec leurs familles ne parlant pas un mot de français. A cette époque, on a commencé à en jeter quelques-uns dans le port. Mais ils sont

De la Canebière au Vieux-Port, on vit en ce moment à l'heure orientale. Edmonde Charles-Roux nous livre les clés de la cité phocéenne

MARSEILLE VILLE OUVERTE

restés. Depuis, certains sont parmi les notables les plus en vue de la ville, bien qu'ils oublient maintenant volontiers leurs lointaines origines. C'était possible, pourquoi ne le serait-ce pas aujourd'hui ? Autour du retour de ces hommes est née l'école de traduction de la langue arabe. Ils se sont parfaitement fondus dans la ville, ont apporté un savoir extraordinaire sur les civilisations de la Méditerranée, qui a conduit aux découvertes de Champollion. Il y a bien un apport positif après une période d'intégration, plus ou moins difficile.

Il y a eu le même phénomène avec l'arrivée des Pieds Noirs. Ils ont apporté ici leur langue, une langue complètement étrange, avec des mots pris sur place, moitié français, moitié arabe, qui ont enrichi le parler marseillais. Ça n'a pourtant pas été facile de les intégrer au départ.

Différences : Évaluez-vous un apport positif des populations maghrébines ?

E. Charles-Roux : C'est très difficile à dire pour l'instant. Nous sommes dans une

période critique, en pleine crise. Le racisme actuellement peut aller dans les deux sens. Un racisme anti-arabe provoque un racisme dans l'autre sens. On m'a critiquée, mais je prends en compte tous les Marseillais, et leurs problèmes, d'autant plus quand ce ne sont pas les miens : en particulier, j'admets qu'il y ait dans certains quartiers des problèmes de cohabitation. La lâcheté serait de ne pas le prendre en compte.

Je crois que nous sommes dans la période d'intégration difficile dont nous parlions. Les enfants ne se sentent plus algériens, par exemple, et ne sont pas français. Ils ont des droits dans les deux pays. C'est un drame. Pour le moment, la situation n'est pas positive. Mais qu'est-ce que ça veut dire pour le moment ? Que vont devenir ces gosses ? Vont-ils être les premières victimes de la crise ? Il ne faudra pas s'en prendre à eux, mais à la crise. Évidemment, nous serions dans une période de vaches grasses, nous pourrions dire : tout l'effort ne doit porter que sur ce secteur. Mais ce n'est pas le cas. Pourtant il y a déjà eu beaucoup d'efforts...



SENNA

Nous sommes en train de réfléchir à la façon dont nous allons pouvoir donner aux jeunes une spécialisation, les former à des métiers qui sont nécessaires chez eux. Si on se dit qu'ils sont venus en France pour apprendre plus facilement qu'ils ne l'auraient fait chez eux, il faut les aider, les former à un métier qu'ils ne feront peut-être pas ici, qu'ils feront là-bas. Pour l'instant, ce temps est difficile, mais je pense que les chocs eux-mêmes peuvent être positifs.

Différences : Pensez-vous que la situation actuelle soit modifiable par une action culturelle ?

E. Charles-Roux : C'est le seul moyen. Nous n'avons pas le choix : il nous faut sans cesse tenter des brassages de culture. Nous attendons de ces expositions que les Maghrébins s'y intéressent, mais aussi un certain type de Marseillais, qu'ils voient que nous avons des relations très anciennes avec l'Orient, et que c'est comme ça depuis longtemps. Il faut brasser et normaliser. Aux concerts de clôture, nous ferons entendre des musiques ayant utilisé des thèmes orientaux d'une

richesse étonnante : croyez-moi, on est loin du Boléro de Ravel.

Différences : Une société doit-elle s'ouvrir aux pénétrations étrangères ?

E. Charles-Roux : Je suis bien placée pour vous répondre. Je suis arrivée en France en 1940. Après ma démobilisation, j'avais pour tout capital une connaissance des littératures italienne, tchèque, russe et soviétique. Que serais-je devenue si j'avais vécu à l'étranger enfermée dans la seule culture française ? Qu'est-ce que peut être un pays renfermé sur lui-même et sa culture ?

Comment la France pourrait-elle faire autrement que s'ouvrir aux cultures étrangères dans un monde où les distances n'existent plus, où plus aucun pays ne suffit à l'emploi de ses citoyens ? Un des aspects de l'entreprise menée par le gouvernement est de faire en sorte que tout le monde puisse inventer, s'ouvrir. Nous n'avons d'autre ambition que l'invention, or l'imagination ne peut se fermer sur elle-même.

Différences : Vous êtes donc la personne de plusieurs cultures ?

E. Charles-Roux : A tel point que dans ma jeunesse je me suis souvent demandé ce que je faisais ici. C'était mon pays, j'étais fille de fonctionnaire, c'était mon devoir... mais tous mes amis d'enfance étaient ailleurs, j'avais des difficultés à comprendre, à me mettre dans le carcan français parce que la France est un des pays les plus fermés qui soient, même politiquement. La France est un pays étriqué, avec une presse sectaire, aveugle. Que faire contre ça ? L'ouverture !

Différences : Pourquoi étriqué ?

E. Charles-Roux : Par complexe de supériorité. Nous sommes les plus forts. Ça me met hors de moi. Mais c'est tellement confortable ! Dans le cas qui nous intéresse, c'est tellement la négation de l'art musulman, et de l'échange. C'est une chose qui me pèse.

Les Marseillais sont beaucoup plus ouverts et totalement égalitaires. Ils ne savent pas ce qu'est la crainte révérentielle. Toute personne qui veut se montrer supérieure devient antipathique. C'est une des habitudes nées de l'échange.

Différences : Faut-il installer Paris à Marseille ?

E. Charles-Roux : C'est un vieux rêve. François 1^{er} avait déjà pensé à rapprocher la capitale des nouvelles alliances qu'il projetait avec l'Empire de la Sublime Porte : c'est d'ailleurs là le début des échanges. La France serait différente si le centralisme s'était tourné vers d'autres horizons, l'Islam par exemple.

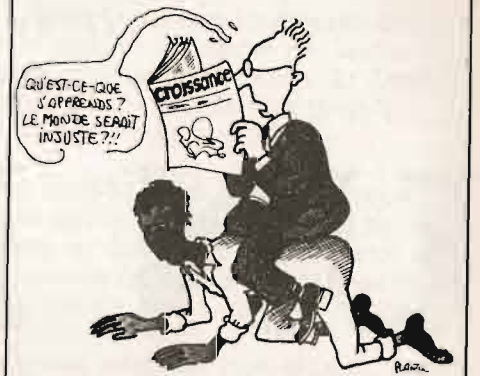
Différences : Cette ouverture peut-elle se manifester à nouveau ?

E. Charles-Roux : C'est déjà gagné, avec l'Algérie. Voyez ce peuple qui arrive à surmonter si vite, qui se redresse psychologiquement et peut produire des jugements aussi nuancés. Dans un voyage, un ami me montrait l'endroit où son frère, combattant du FLN, avait été abattu. Comme je lui demandais comment on en était arrivé là, il a eu cette réponse admirable : « les Français aimaient tellement l'Algérie ! ». Quand on a de telles personnes en face de soi, il faudrait être stupide pour ne pas reprendre le dialogue.

Propos recueillis par J.-M.O.

(1) Voir Différences n° 17.

croissance
des jeunes nations



numéro spécial

IMMIGRES

- Un an et demi après l'arrivée de la gauche au pouvoir en France, le point sur ce qui a changé — ou non — pour les immigrés.
- Les immigrés, premières victimes de la crise ?
- Où en est la régularisation des sans-papiers ?
- Grande-Bretagne : vers une société multi-raciaie.
- Benelux : au secours de la démographie.
- Suède : les principaux bénéficiaires des mesures pour l'emploi.
- Suisse : des immigrés très hiérarchisés.
- R.F.A. : la situation des immigrés turcs.

Le n° : 12 F
ABONNEMENT 1 AN : 130 F
(avec 2 numéros spéciaux)

croissance
des jeunes nations

BULLETIN A RETOURNER
A C.J.N.-DEV, 163, bd Malesherbes
75859 Paris cedex 17

Règlement joint à l'ordre de C.J.N.

nom.....

adresse.....

- désire recevoir le n° 244 (IMMIGRES) 12 F
- profite de l'offre spéciale d'abonnement 12 n° 130 F.

Jusqu'au milieu du XIX^e siècle, la figure du Christ restait au purgatoire des libres-penseurs. Après Ernest Renan, juifs et athées ont reconsidéré son image.

UN HOMME NOMMÉ JESUS

J' ai toujours éprouvé pour Jésus une dilection singulière. Mains *enfants prophètes* que nous rêvions d'être au début de ce siècle se sentaient fascinés par le Crucifié dont on avait spolié, calomnié, massacré la descendance charnelle et que dans mon ciel intérieur je plaçais auprès des Prophètes d'Israël et des sages de la Grèce antique.

Dans la Grande Guerre, remplissant notre humble mission de fantassin, il arrivait qu'on s'identifiât un peu à lui. On *mon tait* aux tranchées, comme il était monté au Calvaire. Vingt-cinq ans plus tard, sous l'Occupation, on voyait le nazis et leurs complices de Vichy prendre pour première cible des hommes, des femmes, des enfants qui portaient vers le martyr avec le même regard de tristesse et d'amour que leur frère galiléen.

De cette gloire de Jésus parmi les agnostiques et les juifs, c'est le chef-d'œuvre d'Ernest Renan qui donna le signal. La *Vie de Jésus* date de 1854. Le jeune philosophe archéologue, que sa renonciation à la prêtrise, son éloignement des dogmes n'empêchaient pas de rester, au meilleur sens du mot, chrétien, voulait aller sur place revivre les Evangiles, s'imprégner du climat palestinien, des pentes du Liban aux déserts de Judée. Le livre, malgré sa ferveur, fit scandale. Parce qu'il avait contesté les miracles, refusé la divinité du Christ tout en concluant par un propos d'admiration inconditionnelle : « Parmi les fils des hommes, il n'en est pas né de plus grand que Jésus ».

Napoléon III le priva de sa chaire. L'ancien sulpicien fit alors figure de révolutionnaire. Avec lui, l'image de Jésus allait se modifier.

Chez Victor Hugo d'abord. Un de ses poèmes me fut révélé alors qu'il était encore inédit chez Gustave Simon, son exécuteur testamentaire. Deux bourgeois, très conservateurs, très conformistes discutent de Jésus, pèsent le pour et le contre. Ses aspects révolutionnaires les inquiètent. Ils lui reconnaissent pourtant quelques qualités. Ils concluent par une sage et prudente réflexion : « *Domage qu'il se soit mêlé de politique* ».

Ressuscité à regret

Puis chez un autre des mes maîtres : Emile Zola. Chez le père du naturalisme, pour qui la science a remplacé la religion, s'affirme envers le christianisme une réticence de principe, si tolérant, si respectueux soit-il de toutes les convictions, dans sa vie publique, comme dans sa vie privée. Le romancier est hanté par le mythe de la fécondité. Il veut la victoire de la nature, la victoire de la vie, reproche non seulement à l'Eglise, mais aux Evangiles mêmes d'avoir prêché la chasteté. S'ajoute à ce sentiment essentiel un anticléricalisme *fin de siècle*, partagé par beaucoup de républicains, qui tient à l'attitude du catholicisme officiel. L'Affaire Dreyfus ne fait qu'accentuer cette position. Cependant, Emile Zola n'est nullement insensible au mystère. Qu'on relise *La faute de l'Abbé Mouret*, *Le Rêve* qui se déroule à



Ernest Renan : « La vie de Jésus ».

l'ombre d'une cathédrale, et mieux *Lourdes* si sensible au cri des malades vers Dieu. En 1894, quatre ans avant *J'accuse*, Jésus apparaissait sur son chemin. Zola compose un oratorio, dont Alfred Bruneau écrit la musique : *Lazare et sa résurrection*. Car Zola, contrairement à Renan, accepte le miracle, ou plutôt ce miracle humain opéré par le pouvoir magnétique de certains guérisseurs du corps et de l'âme sur de grands malades, des mourants qu'en ces temps évangéliques on avait trop vite tenus pour morts. On assiste ainsi auprès de l'épouse, de la mère, de l'enfant, des amis, à la résurrection de Lazare. Mais lorsqu'il s'est levé de sa tombe, c'est pour supplier Jésus de le rendre à la grande paix où il se sentait si bien. Et de tout son cœur déchiré, Jésus finit par céder à sa prière.

Du romancier-poète, passons à l'historien : Charles Guignebert, professeur à la Sorbonne, dont le livre magistral sur Jésus fait accomplir à la christologie des progrès décisifs. Loin de contester, comme le D^r Couchoud, son existence, il la retrace avec précision et va beaucoup plus avant qu'Ernest Renan. Plus question de séparer Jésus des juifs. Juif, Jésus le fut de toute sa foi, de toute son âme. Si certains propos répétés par les Evangiles le choquent, Guignebert le dit sans ambages. Par exemple, cette injonction au fils : *Laisse les morts ensevelir les morts*. Pas question d'admettre l'in vraisemblable figure de Judas, traître de mélodrame, exploité plus tard pour nourrir l'antisémitisme, traître par ordre divin et qui se pendra de désespoir. Ni d'avaliser les malédictions contre les Pharisiens qui furent, dans l'ensemble, de très honnêtes gens.

Jésus rayonne là, dans toute la réalité juive, fidèle à sa tradition et pourtant la bouleversant, étroitement apparenté à la secte des Esseniens dont la découverte des *Manuscrits de la Mer Morte* a révélé tant de points communs avec son message.

« Ne reconstruisez pas les églises »

Après le témoignage loyal et fortement documenté de l'historien, j'achèverai cette évocation de Jésus dans la libre pensée par Henri Barbusse.

Un poète, un inspiré, comme le furent Hugo et Zola, petit-fils de pasteur, descendant de Camisards morts sur les galères de Louis XIV et très proche d'Israël par l'esprit et par le cœur. Jésus devait tout naturellement se trouver sur sa route. Au soldat mortellement blessé de son roman *Clarté*, il apparaît, *dans sa paleur, au bord du lac*. Il lui délivre son message d'amour avec ce conseil très révolutionnaire : « *Ne reconstruisez pas les Eglises* ». Il est vrai que pour de fervents israélites le meilleur temple était le cœur et que Philon le juif devait écrire : « *L'âme du juste est le palais de Dieu* ».

Mais la rencontre va se faire plus directe, plus durable. Henri Barbusse, en plein apostolat communiste, consacre une trilogie à Jésus : *Jésus, les Judas de Jésus* et le troisième volet qui n'a pas été publié en France et porte un titre provocant : *Jésus contre Dieu*. Le premier suit le rythme des Evangiles. Pour Barbusse, le prophète de Galilée appartient à notre temps. Il lui dédie cette véritable déclaration d'amour dont maints athées et maints croyants seront sur-

pris : « *Je l'aime, je le tiens contre mon cœur et je le disputerais aux autres, s'il le faut* ».

Et il prête à un disciple inconnu cette parole pathétique : « *Je l'aime parce que tu n'es pas Dieu* ».

Quant aux juifs si méconnus par certains passages des Evangiles, il exalte leur destin : « *Semeur de justice et de paix à travers le monde, peuple espérance* ». Et dénonçant les erreurs de l'Eglise, Henri Barbusse va jusqu'à écrire : « *Les vrais Chrétiens sont les juifs* ».

Mais eux, les juifs, en 1982, quel est leur comportement devant Jésus ? Après tant de siècles, marqués ici par la persécution, le mensonge du déicide, là par un silence dédaigneux à l'égard de celui qui fut la gloire d'Israël, qu'en est-il de l'image de Jésus depuis Renan en cette famille spirituelle ?

Je ne remonterai qu'aux temps de mon enfance, ceux de l'Affaire Dreyfus. On était loin alors, dans la communauté juive, de revendiquer ce prophète. Cependant, rompant le silence, dès 1899, un sociologue réputé, par ailleurs fondateur spirituel du sionisme, Max Nortau écrivait ces lignes parues dans le journal *Le Siècle* : « *Celui que nous entrevoyons à travers le récit des synoptiques est une figure typiquement juive. Il observe la Loi. Il enseigne la morale d'Hillel : « Aime ton prochain comme toi-même » ... sa prière, la plus belle qu'un croyant ait jamais trouvée, le Sermon sur la Montagne est la quintessence de l'éthique juive... Nous revendiquons comme nôtre, Jésus* ».

La grande retrouvaille

Sans doute, même après l'union sacrée de 1914, même après le rassemblement fraternel de la Résistance, même après Auschwitz, cette parenté ne fut pas affirmée avec la même vigueur que par ce précurseur audacieux.

Des rabbins très légitimement s'alarmèrent du flot des conversions, rappelant qu'il n'y a pas de raison d'abandonner Israël pour un autre culte, mais réservaient de plus en plus sa place à Jésus parmi les sages. Ainsi le rabbin Isaac Choukroun constatait : « *Jésus a vécu en juif, pensé et agi en juif. Il est mort en juif. Il n'a pas été le Messie. Je n'ai pas besoin de lui pour mon salut. Les portes du salut sont ouvertes à tous les juifs, sans que l'on ait recours à son sacrifice. Nous ne demandons pas aux chrétiens, nos frères en Dieu que nous devons aimer comme nous-mêmes, de renoncer à leur foi que nous devons respecter. Nous avons droit au même respect à notre fidélité* ».

Mais chez les laïcs israélites, parallèlement à l'évolution du Vatican préparée par la rencontre œcuménique de Seelisberg, les adhésions devenaient de plus en plus chaleureuses. Le génocide avait accompli la grande retrouvaille entre chrétiens et juifs, à laquelle le pape Jean XXIII s'est noblement dédié.

Nos lecteurs connaissent le livre de l'historien Jules Isaac, *Jésus et Israël*, ainsi que son action, ses neuf propositions destinées à liquider l'antisémitisme religieux et sa conclusion : *La lueur du four crématoire d'Auschwitz se confond avec une autre lueur, celle de la Croix*.

Mais bien avant Jules Isaac, mon grand ami Edmond Fleg avait préparé ce rapprochement. Dans ses poèmes *Ecoute Israël*, épopée de la persécution et du combat juif, dans sa pièce *Le Juif du Pape*, dans son roman *L'Enfant prophète*, et *Jésus, raconté par le juif errant*, récit vécu à Jérusalem, où le guide d'Edmond Fleg se trouve être ce juif errant éternel. Il lui conte la France de la Passion, et bien qu'il ait, en un moment de révolte contre Celui qu'il n'acceptait pas de reconnaître pour Messie, refusé de l'aider à porter sa croix, il s'écrie : « *Je l'aimais. Je l'aimais.* »

Pierre PARAF

Paris, Rome et Bruxelles ont vu leurs rues ensanglantées par des attentats visant la communauté juive : antisémitisme ou antisionisme ? La politique israélienne a été vivement critiquée : antisionisme ou antisémitisme ? Différences a voulu clarifier le débat

André MONTEIL
Ancien ministre,
vice-président de la LICRA

Chez un certain nombre de Français, on constate aujourd'hui un réveil de l'antisémitisme

Je n'aime pas la formulation de la question : « Les Français sont-ils antisémites ? ». En effet, je me méfie des généralisations qui prétendent appliquer à des groupes, faussement considérés comme homogènes — les Français, les Russes, les Noirs, les Juifs, etc... — des caractères stéréotypés et, par conséquent, arbitraires. En revanche, je n'hésite pas à dire que chez un certain nombre de Français, on constate aujourd'hui un réveil de l'antisémitisme.

Dans la mesure où le racisme et l'antisémitisme sont une réponse pathologique et perverse au malaise d'une société en crise, il n'est pas étonnant que l'on assiste aujourd'hui à des manifestations d'antisémitisme primaire. Ces résurgences, notre devoir est de les combattre partout où elles apparaissent. Et nous attendons des pouvoirs publics qu'ils les répriment avec une sévérité exemplaire. Mais qu'il me soit permis d'ajouter une remarque à mes yeux essentielle. De nos jours, on ne retrouve personne qui ose se déclarer antisémite. En revanche, on se dit volontiers antisioniste. Or, qu'on le veuille ou non, l'antisionisme apporte de l'eau au moulin de l'antisémitisme. Le sionisme n'est pas une idéologie de nature néocolonialiste, mais tout simple-

ment un mouvement de libération nationale du peuple juif, exprimant la volonté de reconstruire sur la terre ancestrale, berceau de la foi et de la culture juive, un Etat spécifiquement juif. Cette aspiration, il faut la comprendre, même quand on ne la partage pas. Loin de moi l'idée que l'Etat d'Israël, par sa nature même, doive échapper à toute critique. Mais, inversement, je n'admets pas que, par nature, il soit chargé d'une culpabilité particulière, qu'il n'ait en aucune manière droit à l'erreur et qu'il soit constamment représenté comme un Etat dominateur et oppresseur qui empêche, au Moyen-Orient, l'instauration de la paix. Certes, il existe des antisionistes de bonne foi, qui ne croient pas, pour cela, être antisémites, mais, à force de

LES FRANÇAIS SONT-ILS ANTISEMITES ?

denigrer Israël, ils finissent par confondre, dans leur détestation, l'Etat juif et l'homme juif. Ils en viennent à déceler chez leurs compatriotes juifs les mêmes traits et les mêmes comportements que chez les Juifs d'Israël et, par conséquent, une nécessaire connivence entre eux.

Ce n'est pas par hasard que les violentes campagnes qui se sont développées depuis plusieurs mois contre la politique d'Israël ont coïncidé avec une recrudescence des attentats foncièrement antisémites comme celui de la rue des Rosiers.

Maurice OLENDER
Directeur de rédaction
de la revue
Le Genre Humain (1)

Le terrain fut souvent fertile en idéologies mortifères...

Si en posant la question toute générale « Les Français sont-ils antisémites ? » on doit entendre : « La société française, en tant que telle, est-elle hostile aux juifs ? », je crois qu'on peut répondre par la négative. Cela, même si, comme le pensait Pierre Mendès-France peu avant sa mort, on peut considérer que dans les affaires libanaises, les médias ont été plus passionnés qu'analytiques.

A la question posée on doit également de répondre « Non » parce qu'en France,



de gauche à droite :
(en haut)
André MONTEIL
André WURMSER
Maurice OLENDER
(en bas)
François GREMY
Henry BULAWKO



aujourd'hui, on ne peut pas dire que l'on encourage officiellement et institutionnellement la haine ou le mépris de ceux que l'on considère — ou qui se considère — comme juifs.

Mais ce type de question en cache généralement une autre, plus difficile, qui serait : « Les Français sont-ils potentiellement antisémites ? ». Répondre à une telle question supposerait que l'on puisse prévoir l'avenir, ce serait jouer au (bon ou mauvais) prophète. Par contre, ce qui est certain, c'est que l'on a en France longtemps entretenu des traditions culturelles et académiques qui criaient haut et fort la haine et le mépris du juif. Voltaire, bien sûr, mais aussi, plus près de nous, tout ce qui a précédé et succédé l'Affaire Dreyfus. Il faut souligner qu'en ces temps d'avant le cataclysme nazi, l'intelligentsia croyait, de bonne foi peut-être, que l'on pouvait jouer à être antisémite sans que cela ait des conséquences sociales ou politiques réelles. La mode était telle qu'il était de bon ton d'être antisémite et les meilleurs esprits (Renan et tant d'autres) s'y sont exercés brillamment, et avec les passions de la plume !

On peut donc affirmer, pour notre passé récent, qu'en cette matière incandescente où la mémoire de l'Occident se noue entre Athènes, Rome et Jérusalem, le terrain fut souvent fertile en idéologies mortifères. Et aussi qu'une grande tradition antisémite existe, fervente et majoritaire hier, plutôt minoritaire et « rentrée » aujourd'hui. A ces sources

vives peuvent donc toujours s'abreuver des courants idéologiques tentés par des haines anachroniques.

Henry BULAWKO
Ecrivain, membre du
CRIF (2)

Je distingue entre un antisémitisme classique, même violent, et les crimes des tueurs professionnels

L'après-guerre m'est apparue singulièrement paisible par rapport aux années 30, en dépit de certaines manifestations, comme celle des croix gammées d'il y a une vingtaine d'années.

Les campagnes des « révisionnistes », négateurs du génocide, ont créé un certain malaise, d'autant plus qu'elles étaient accompagnées d'attentats anti-juifs souvent sanglants. Celui de la rue Copernic a suscité une protestation massive, mais ce ne fut pas toujours le cas. Après la tuerie de la rue des Rosiers, certains commentateurs émirent même l'hypothèse (odieuse !) que ce pouvait être l'œuvre d'agents israéliens. Parallèlement, il y eut une série d'agressions racistes, anti-Noirs et anti-Arabs, stimulées par les difficultés économiques et le chômage. Certes, je distingue entre un antisémitisme classique, même violent, et les crimes des tueurs professionnels (dont les autorités situent l'origine au Proche-Orient). Mais je ne puis nier que

le déchainement anti-israélien accompagnant la guerre du Liban, n'a pu que libérer chez certains des sentiments longtemps étouffés. On m'a d'ailleurs signalé nombre de cas assez significatifs. La légèreté (l'irresponsabilité) de certains propos entendus ces derniers mois peut contribuer à réveiller « la bête qui sommeille ». La France est fière de ses traditions démocratiques, mais on ne saurait oublier que l'antisémitisme y eut aussi des racines de gauche (Proudhon, Fourier, Toussenel, etc.). Il faudrait plus de recul pour juger des effets de la guerre du Liban et, pour ma part, je veux croire que l'opinion publique a su raison garder. Mais la vigilance s'impose. Il ne faut surtout montrer aucun complaisance à l'égard de cet antisémitisme sournois, que est d'autant plus nocif qu'il se défend de l'être.

André WURMSER Ecrivain
Des imbéciles s'imaginent que les juifs constituent un groupe distinct

Nous vivons un temps de schématisme et de falsification. La guerre menace : qui-conque blâme la rupture des accords Salt II et le surarmement américain n'en passe pas moins pour téléguidé par Moscou. Les cœur sont bouleversés par les massacres des camps palestiniens : qui-conque blâme la politique de l'Etat d'Israël n'en est pas moins tenu pour antisémite. On lira même que les attentats perpétrés contre des Juifs sont à la fois la preuve que l'antisémitisme règne en France — comme s'il n'était pas extrêmement improbable que les criminels soient des Français ! — et une incitation à l'antisémitisme — comme si les sympathies que ces assassinats suscitent allaient aux assassins et non aux victimes ! Les cartes sont à ce point brouillées que le gouvernement d'Israël prétend parler au nom de tous les Français d'ascendance juive et leur conseille même de créer une police parallèle, et que ses partisans s'indignent que des fanatiques confondent eux aussi de pacifiques Français avec les conquérants israéliens !

Cela dit, y a-t-il des antisémites en France ? Oui, en France comme ailleurs des imbéciles s'imaginent que, milliardaires ou OS, croyants ou incroyants, Argentins, Israéliens ou Français, les juifs constituent un groupe distinct, monolithique et responsable de tous nos malheurs, de la crise du capitalisme à l'insécurité dans les grands ensembles. Ces dinosaures sont de droite. J'ai reçu quantité de lettres anonymes : aucune ne me traitait seulement de sale juif ou seulement de salaud de communiste. Je serai toujours pour ces demeures un judéo-bolchéviste. Mais conclura-t-on

de la survivance de ces demeures que « les Français » sont antisémites ? Et que les Françaises sont rousseuses, alors ? Il y a si peu d'antisémitisme dans notre pays que des citoyens français s'affirment solidaires d'un état étranger et que personne ne voit là une confirmation de la thèse du « juif étranger dans l'état », « inassimilable », etc... Il y a si peu d'antisémitisme dans mon pays qu'aucun parti n'en parle avec indulgence, qu'aucun tract ne circule, aucune manifestation ne s'organise qui soit antisémite (à moins qu'on ne tienne pour disciples de Drumont ceux qui applaudissent les 300 000 pacifistes de Tel Aviv !).

Les Français, quoique en majorité ils n'aient pas vécu le temps des persécutions nazies, ont le génocide présent à l'esprit. L'hitlérisme a laissé une répulsion horrifiée que l'antisémitisme le plus « modéré », ne peut surmonter. Mais surtout, l'antisémitisme a toujours été, en théorie et en pratique une force de diversion, de Drumont à Rosenberg, des pogroms tzaristes à l'affaire Dreyfus et aux chambres à gaz : les martyrs juifs ont été frappés pour que la question ne soit pas posée : celle de la lutte du Capital et du Travail. Or, la droite capitaliste française ne peut pas se servir de l'antisémitisme ; elle a pour maison mère les États-Unis, qui soutiennent Israël. Comment soutenir Reagan et combattre Begin ? prendre parti pour Israël et contre les juifs ? En d'autres temps, elle aurait dénoncé les juifs, trop nombreux dans l'Assemblée, ou parmi les dirigeants de la CGT, du Parti Communiste... Elle aurait la part belle : il lui faut se taire.

Non, les Français ne sont pas — en tout cas pas plus que d'autres — antisémites. Le péril est ailleurs. Le racisme est ailleurs. Présentement.

François GREMY
Président du MRAP

L'antisémitisme régresse de façon régulière dans la grande masse de la population française

Il est difficile de répondre à une telle question par une affirmation sans nuance. Certes bien des faits peuvent plaider pour une montée de l'antisémitisme en France : graffiti injurieux, profanation de cimetières ou de synagogues, attentats meurtriers des rues de Médicis, Copernic et des Rosiers. A ces manifestations spécifiquement antisémites, il faut adjoindre, comme indice inquiétant, la remontée des groupuscules qui se réfèrent explicitement au fascisme ou au nazisme, et l'effort de propagande de la nouvelle droite qui rejette

la tradition judéo-chrétienne, produit d'importation venu d'Orient pour poluer la pureté de la tradition « européenne ».

A l'opposé, on peut avancer que tous les faits précédents ne sont sans doute le fait que d'une très faible minorité de la population française. Les grands attentats, quant à eux, sont selon toute vraisemblance liés au contexte international et rien ne prouve que leurs auteurs soient français. Au contraire, la grande masse de la population de ce pays est, plus qu'autrefois me semble-t-il, prête à exprimer sa solidarité à la communauté juive inquiète : les grandes manifestations, d'après Copernic, organisées à l'appel du MRAP, en octobre 80 (300 000 personnes à Paris) en sont un signe peu discutable. Bien mieux, une partie notable de l'opinion — je pense notamment aux chrétiens — observe avec une sympathie nouvelle, l'histoire, la culture, la religion du peuple juif. Ce courant judéophile est un phénomène

relativement neuf et qui va en s'accroissant.

Au total, il apparaît une sorte de bipolarisation : mais le versant de sympathie me semble l'emporter sur le versant hostile. En moyenne, je pense que l'antisémitisme régresse de façon régulière dans la grande masse de la population française. Jamais l'insertion de la communauté juive dans la collectivité française n'a été plus près d'être réalisée.

Les événements du Proche-Orient viennent compliquer la situation. On veut nous faire croire que la désapprobation de la politique de M. Bégin est une forme d'hostilité à l'Etat d'Israël, et que cet antisémitisme n'est qu'un avatar de l'antisémitisme. Toutes les combinaisons sont en fait possibles. Il existe des antisionistes qui sont aussi antisémites : la caricature en est représentée par M. Faurisson. Il en est d'autres qui regardent avec peu de sympathie la politique de l'Etat hébreu mais qui n'ont

aucune hostilité contre le peuple juif : une large fraction du peuple de gauche, et parmi eux nombre de juifs français (opinion partagée par une proportion non négligeable de l'opinion israélienne). Il existe aussi quelques personnes qui sont sionistes par haine des juifs : l'Etat d'Israël n'est-il pas une façon de s'en débarrasser ? Ajoutons enfin qu'il est des sionistes — beaucoup plus nombreux — par haine des Arabes. L'observation montre donc que l'amalgame est inacceptable. Ajoutons que comme toute simplification abusive, il peut être dangereux : si les tenants de cette confusion parvenaient à convaincre l'opinion de sa véracité, ils risqueraient de favoriser la naissance d'une forme nouvelle d'antisémitisme.

(1) Éditions Fayard. Abonnés : Europériodiques S.A. 31, av. de Versailles 78170 La Celle Saint-Cloud.

2) Conseil représentatif des institutions juives de France.



Du côté des hommes de Guido de Ridder. L'Harmattan.

Dans la collection « Changements » dirigée par P.H. Chombart de Lauwe, l'Harmattan publie une « recherche des nouveaux rapports entre hommes et femmes ». C'est Guido de Ridder, psychosociologue, qui par une série de conversations avec des « groupes d'hommes », groupes qui étudient la remise en cause de la virilité et dont lui-même fait partie, nous donne une image de ceux qu'on appelle « nouveaux hommes ».

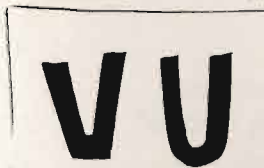
La question des rapports hommes-femmes est à la mode. Mais ce travail ne cherche pas à alimenter la guerre des sexes : il tente simplement d'observer ce qui se passe du côté des hommes dans le couple et dans le groupe familial, confrontations, divorces, séparations, remariages, compagnonnages, permissivité affective et sexuelle. Car l'éclatement de la famille traditionnelle en raison de l'essor économique de la société au 19^e siècle a préparé la famille actuelle qu'on pourrait appeler « nucléaire », avec transformation des rôles masculins et féminins, due en grande partie à l'entrée des femmes dans la vie professionnelle. Etude originale, facile à lire et qui sera sans doute la tête de file d'autres travaux sur les « nouveaux couples ». A.L.

Moins qu'un chien de Charlie Mingus. Editions Parenthèses. Etre moins qu'un chien, c'est être musicien de jazz dans une Amérique blanche... D.C.

Dictionnaire d'arabe de Jean-Jacques Schmidt. Un des soucis de Jean-Jacques Schmidt est de faire franchir les barrières linguistiques afin de favoriser les contacts humains. Après la méthode ASSIMIL « l'Arabe sans peine », il nous propose un dictionnaire arabe-français, français-arabe, s'adressant aux voyageurs, aux touristes, aux étudiants et aux journalistes. Cet ouvrage ne comporte aucune expression philosophique mais des mots usités dans la vie quotidienne qui permettent une approche simple de la langue arabe, facilitée par une transcription phonétique du vocabulaire. A

l'heure où les échanges économiques et culturels s'accroissent, ce dictionnaire revêt un attrait non négligeable pour ceux qui désirent s'initier à la langue d'Ibn Khaldoun.

Toutefois, ce répertoire de mots d'arabe classique ne peut être utile à la communication entre Français et Maghrébins ne parlant que l'arabe dialectal. M.H.



Le Mariage de Madame Citroën et de Monsieur CGT de la Maison de la culture de Seine-Saint-Denis. Ça ressemble plus à un mariage de raison qu'à un mariage d'amour, et pour cause.

Ce film tourné pendant la grève des O.S. chez Citroën à Aulnay-sous-Bois au printemps 1982 retrace la marche d'un travailleur marocain, Ghazi Akka, de l'isolement à sa rencontre avec Oufkir, le camarade de la CGT ennemi public numéro un du système Citroën.

Plus que l'histoire d'un homme victime des provocations, des tracasseries, des persécutions de la CSL, syndicat maison, c'est l'histoire d'une prise de conscience collective. A travers les luttes, le sens de la fête retrouvé, les repas, les prières, nous assistons à la naissance d'une solidarité. C'est là que le témoignage prend tout son sens. Plus qu'un hymne à la gloire de la CGT, il prolonge l'élan vital de la fraternité que se partagent les travailleurs immigrés en quête de dignité. D.C.

La guerre d'un seul homme d'Edgardo Cozarinsky. A Paris, sous l'occupation, l'écrivain allemand Ernst Jünger est mobilisé. Il occupe de hautes fonctions et se croit au dessus des *mornes passions des masses*. Cozarinsky fait alterner les textes des Journaux parisiens de Jünger avec des documents d'actualité... Une autre façon de regarder l'histoire. J.-P. G.

La nuit de San Lorenzo de Paolo et Vittorio Taviani. Partir sur les routes, une nuit d'août 1944, pour un enfant de huit ans est une expérience marquante. Dans un petit village près de Florence, tout le monde attend l'arrivée des Américains. Refusant l'injonction des Allemands ordonnant le rassemble-

ment de la population dans l'église, un homme simple, domestique un peu fruste mais de bon sens, entraîne avec lui une partie des habitants, en une marche vers les libérateurs... Ton épique et lyrique, mariage de l'homme avec la nature, les mots sont faibles pour célébrer le dernier film des frères Taviani. J.-P. G.

Léonce et Léna de Buchner. Un conte de fée, une histoire d'amour dans un royaume où il est interdit de gagner son pain à la sueur de son front, là-bas du côté du rêve et de la folie, aux aurores d'une conscience de classes qui s'ébauche.

Nous sommes dans l'Allemagne romantique de la première moitié du 19^e siècle. Léonce le Prince du royaume Pipi est un peu « Le Messager des campagnes hessoises » texte aujourd'hui considéré comme le tout premier tract socialiste, dont l'auteur Büchner est en même temps celui de « Léonce et Léna » que Jean-Louis Hourdin vient de mettre en scène, avec une sensibilité et un humour extrêmes autour des thèmes du pouvoir de l'innocence et du temps.

Un théâtre comme on aimerait en vivre plus souvent, où l'utopie devient possible et s'érige en tant que forme de résistance face à l'oppression des puissances de l'argent.

Léonce finit par rencontrer la Princesse du royaume Popo et son père le Roi renoncera du même coup à l'exercice du pouvoir pour réfléchir enfin... Là est le signe du destin le plus manifeste, le plus engagé. D.C.

Le chemin aux pieds nus du groupe Patafleure à la Maison de la Culture de Chelles.

Le scénario s'inspire d'un fait divers relaté par Edith Falque dans son livre sur les Manouches : une famille rejetée pendant des mois entre les frontières belge et française. Un fait divers réel allié à une fable mythique : la légende de l'Arbre à clé, qui domine le décor de son métal dur et violent, comme il domine l'axe dramatique.

On pourrait au premier abord frissonner... Des gâges qui se lancent à monter un spectacle sur les Tsiganes. En plus, en mêlant légende et réalité ! Eh bien, le pari est gagné. L'œuvre théâtrale est sous-tendue par un travail de documentation sérieux, avec l'aide des Etudes tsiganes et des contacts avec le Comité culturel rom.

Ça ne court pas tellement les rues : un spectacle apte à provo-

quer, pour les enfants comme pour les adultes, une discussion sur des points très concrets et bien actuels : la coexistence de communautés aux mœurs différentes, l'attitude de la police, des municipalités, vis-à-vis d'éléments considérés comme marginaux, le conflit de la loi et de la liberté.

Souhaitons que dans la région parisienne, le spectacle soit demandé par les Maisons de la Culture et des établissements scolaires ; (voir la Maison de la Culture de Créteil). J.-B. B.

La Moman de Louise Dussault au Lucerna Forum.

Des gestes qu'on se refait de mère en fille, des gestes outrés, écorchés, des gestes de pardon et des gestes d'amour.

Louise Dussault, la « Moman » raconte comment avec ses deux petites jumelles, en plein hiver, elle a dit non au rôle de mère-police que l'on attendait d'elle dans un bus univers-prison conçu pour les grandes personnes, où les enfants n'ont ni le droit de rire ni celui de pleurer. Un spectacle-performance drôle et émouvant, où la chanson est de mise et où les accents québécois nous font oublier l'épaisseur de la neige. D.C.



« My life in the Bush of Ghosts » de Brian Eno-David Byrne.

Les voix sortent du feu, d'une mémoire volée, se mettent à danser le souffle de l'amour. Brian Eno-David Byrne quittent les Etats-Unis et sonnent les bass, les congas en terre d'Islam. Une rythmique orientale enveloppe des sonorités synthétisées. Des incantations voilées, écartées au-dedans, ça porte loin, c'est beau tout simplement. D.C.

Notes réalisées par :

Jean-Bertrand BARY
Daniel CHAPUT
Jean-Pierre GARCIA
Mariette HUBERT
Annie LAURAN

la Semaine

de l'émigration

N° 15 • DU 25 NOVEMBRE 1982 • HEBDOMADAIRE • 5 F (ALGERIE 3 DA)



L'IMMIGRATION ET LE LOGEMENT

RENCONTRE - DEBAT AVEC LES ETUDIANTS

PIERMONT

PRÊT A PORTER FÉMININ

121, RUE DE TURENNE
75 003 PARIS

TÉLÉPHONE : 887 69-41



prêt-à-porter

36, rue du Caire - 75002 PARIS
Tél. : 233.75.63



Bip est revenu à Paris, au Théâtre des Champs-Élysées

MIME MARCEAU : « Le cri du silence »

On n'arrive jamais à vaincre la bêtise... Pour l'abattre, il faudrait tuer la mort. Le racisme naît de la bêtise. Ainsi au plan religieux : dès qu'on est fanatique, on est raciste. Croire qu'on a le meilleur dogme, la meilleure religion, croire qu'on est le peuple élu, par exemple, ça peut mener à l'intolérance.

Pour arriver à l'humanisme complet, il faut que change la politique du monde, qu'on crée une espèce d'homme nouveau. Est-ce possible ? C'est déjà mieux qu'il y a cent ans. Je crois que Bip, mon personnage, fait partie de ce nouveau type. C'est l'homme moyen. Ce n'est pas une victime, mais il est écrasé parce qu'il n'en réclame pas trop. Comme tout homme moyen, il rêve, c'est un vagabond du rêve. En cela il ne peut pas mourir, parce qu'il s'inscrit dans la continuité de l'idéal.

Je crois que l'artiste se doit d'être un voyant, et d'être en même temps le frère de tous les hommes, qui s'ouvre au monde, un homme à cœur et corps ouverts. Eluard disait :

L'homme a besoin de vivre dans la lumière totale.

L'artiste et là pour ça, comme un frère voyant. Il n'est pas question de complaisance, ni de démagogie. Le cri que je pousse en silence est celui de tout être humain. C'est à l'homme de puiser dans chaque événement ce qu'il y a de meilleur. Le vrai génie, c'est la synthèse, qui comprend et éclaire le monde. Or, pas de synthèse qui passe par la hiérarchie, la comparaison. C'est idiot de comparer les hommes, les femmes, les races, les religions.

Je disais que le jour où on supprimera la mort, on supprimera la bêtise. Mais peut-être que ce sera aussi supprimer le mouvement, le passage. Il y aura d'autres arbres après la mort des arbres. La vie est faite de millions d'inconnus qui ont tout apporté au monde.

Propos recueillis par Alain RAUCHVARGER

Prisonniers politiques ?

Cette affaire hypocritement dite de *ballets bleus* est la machination politico-policrière du genre qui aura fait le plus couler d'encre depuis longtemps en France ! Une fois de plus, secret d'instruction et respect des accusés ont été bafoués et ces seuls faits seraient de nature à scandaliser les humanistes et antiracistes s'ils voulaient bien enfin prendre en compte les revendications de tous ceux qui luttent pour toutes les libertés amoureuses.

Qu'on sache bien au MRAP que les mouvements homosexuels de France condamnent catégoriquement ceux qui font commerce des désirs illégaux et prétendus pervers. Qu'ils sont également contre le viol et la contrainte ou les actes sadiques. Qu'on dise aussi dans vos colonnes que ces mouvements réclament la suppression de tous ces crimes imaginaires de nos lois, la reconnaissance du fait *pédophilique* qui a toujours été et existera toujours. Qu'ils exigent que la vérité soit faite, en l'absence de toute hypocrisie et que les groupements humanistes, anti-racistes et autres se joignent à eux pour considérer les condamnés et suicidés pédophiles comme des *prisonniers politiques*. On veut faire passer ces gens pour des monstres et des grossiers jouisseurs et pervers : il faut savoir que dans l'immense majorité des cas il n'en est rien du tout ! Il faut respecter les différences, il faut les admettre et permettre aux minorités sexuelles de vivre dans la quiétude leurs relations d'amour

M. MALLET
Paris

Moulinex libère la femme

On croit rêver. Pour une fois que *Différences* consent à donner la parole à une femme, la rédaction trouve le moyen de faire un lapsus tout à fait intéressant : Gisèle Halimi se voit bombardée à la présidence de *Que Choisir*, association de consommateurs bien connue, alors qu'elle dirige le mouvement *Choisir*. Pour certains, les femmes ne sont encore bonnes qu'à tester les appareils électro-ménagers. Il n'y a donc que Moulinex qui libère la femme ?

Anne DANTIER
Paris

Réflexions sur le racisme des enfants

Deux composantes de la psychologie normale de l'enfant constituent, peut-être, les points d'ancrage du racisme : l'agressivité et l'aptitude à percevoir les différences.

Les milieux où vivent les enfants leur proposent des modes d'expression et une terminologie de types d'explication, introduisant ainsi des notions de valeur et des habitudes de pensée déficientes. (Des enfants de CM2 font observer que *Nègre* ou *Arabe* nécessite l'adjonction obligatoire de *sale* pour constituer une injure, mais beaucoup d'adultes — même des journalistes — emploient indifféremment depuis quelque temps les termes *gitans* et *yougoslaves*). L'école peut lutter contre le racisme en faisant prendre conscience du fait que la parole peut être une arme redoutable donc en utilisant toutes les disciplines scolaires pour amener l'enfant à la maîtrise de son langage (en particulier propriété du vocabulaire et adéquation de la formulation) : en n'occultant ni en refoulant l'agressivité mais en en faisant prendre conscience aux enfants et en leur permettant de l'extérioriser à travers toutes sortes d'activités (sports, théâtre, concours...)

— En se refusant à freiner la perception des différences, mais, au contraire, en faisant savoir qu'il en existe beaucoup plus que celles repérables au niveau du quartier ou de l'école, c'est-à-dire en proscrivant à tout prix les démarches lénifiantes ou paternalistes de type *on est tous pareils* ou le folklore mais en informant toute la population scolaire au niveau géographique et historique, sur les grands courants de civilisations et, plus pratiquement, sur les pays dont les enfants immigrés sont originaires.

— En officialisant les cours de langues et cultures d'origine. En fait en le battant sur son propre terrain, c'est-à-dire celui de la bêtise et de l'ignorance.

Jeanine CUINAT-TRIPOTEAU
Directrice d'établissement

Comme les autres

J'ai lu avec stupéfaction les conclusions de Jacques Madaule et Jean-Michel Ollé, dans le numéro d'octobre de *Différences*. Juifs, disent-ils, il faut que vous reconsidériez votre situation dans

Une lettre de Marcel Paul

Peu avant sa mort, il nous envoyait cette lettre. Nous la publions en hommage à cette grande figure de la Résistance et de l'après-guerre.

Je vous fais tenir, ci-joint, un CCP de 140 F couvrant mon abonnement pour une année. Votre publication a beaucoup de qualité, mais comme ancien déporté d'Auschwitz et de Buchenwald, je considère que les

problèmes concernant votre journal ne sont pas assez liés au problème de la Résistance et de la Déportation en général. C'est le même combat que nous avons conduit pour les différences, que je connais car j'ai appro-

ché Auschwitz. Le combat des uns et des autres était néanmoins au fond un combat antifasciste, un combat pour la Liberté, un combat pour le respect de l'Humanité.

Marcel PAUL

le monde... La source la plus perverse du racisme serait alors tarie... Tout ira mieux quand Israël sera un Etat comme les autres et les juifs une communauté comme les autres ! Depuis plus de vingt ans que je suis au MRAP, c'est la première fois que je me sens obligé de répondre à une publication du mouvement.

Etant juif, je suis rentré tout naturellement au MRAP. Mes parents lisaient déjà le journal *Droit & Liberté*, l'hebdomadaire de la vie juive, fondé dans la clandestinité. J'ai participé aux nombreuses actions du mouvement contre toutes les formes de racisme, et j'étais présent à la Mutualité, le soir où, en pleine guerre du Sinaï, en 1967, nous proclamions le droit aux réfugiés palestiniens, devenus peuple, à un état au même titre qu'Israël. Ces derniers temps, le MRAP a organisé et participé à des manifestations contre la guerre du Liban, et c'est très bien ! Mais pendant ces manifestations, des provocateurs sans doute, ont crié Mort aux juifs. D'autres ont distribué des tracts antisémites, et nos avocats agissent, discrètement mais efficacement, je n'en doute pas, pour obtenir justice. Tout cela m'a mis mal à l'aise et dissuadé de suivre notre bande-roule dans ces cortèges.

Et voici que dans notre propre journal, intitulé *Différences*, je trouve en guise de conclusion, un appel pour que les Juifs deviennent COMME LES AUTRES. Je me permets de rappeler à Messieurs Madaule et Ollé, que le

journal *Différences* a pour mission de faire connaître au public, les cultures des autres, dans le respect des différences. Notre mouvement pensait contribuer ainsi à combattre les préjugés de toutes sortes et favoriser l'enrichissement et la compréhension mutuels. Je les invite aussi à lire l'éditorial d'Albert Levy, et à méditer, par exemple, à la signification que cette année le Yom Kippour et l'Aït el Kebir tombent le même jour, ou, fait plus remarquable encore, que le nombre de versets de la Bible correspond à l'année religieuse hébraïque actuelle. Peut-être leur conclusion serait-elle alors d'inviter les nations à tourner un peu leur regard sur soi-même et sur les communautés minoritaires, Gitans, Arméniens, juifs, Maghrébins... en péril parmi elles. Puissent ces quelques réflexions contribuer à notre combat contre le racisme.

A. RAFALOVITCH
Lyon

Le problème n'est pas simple

J'ai trouvé fort intéressants les articles de J. Madaule et J.M. Ollé sur ce que vous avez appelé « *La passion du Liban* ». L'un et l'autre font preuve d'une grande honnêteté intellectuelle et d'un réel sang froid pour parler l'un de l'Eglise, l'autre d'Israël. Mais je ne suis pas d'accord lorsque J.M. Ollé dit « *qu'une partie de l'extrême-gauche et certains chrétiens manifestent leur antisémi-*

tisme dans des formes ambiguës ». Mon expérience locale me fait dire que l'extrême-gauche a mis longtemps à comprendre le problème palestinien et à s'y rallier, et elle n'a pas été la seule à réagir ainsi ! Quant aux chrétiens, toujours localement, il y a une partie philoniste qu'on pourrait situer à droite et une partie, beaucoup plus nombréuse, non pratiquante, tout à fait indifférente aux problèmes du Proche-Orient. La petite minorité des chrétiens catholiques et protestants attachés à la cause palestinienne, loin d'être antisémites, ont souvent des relations avec des Israéliens ou des juifs français très amicales. Le problème n'est simple pour personne. Mais ce peut être l'honneur du MRAP de rapprocher les points de vue en une période où des clarifications vont s'imposer.

Georgette GEBELIN
Nîmes

L'autre racisme

Ayant entendu votre intervention à la télévision, je me permets de vous écrire au sujet du racisme. Le racisme entre pays, tout le monde connaît ce racisme. Mais il y a un autre racisme beaucoup plus grave, c'est entre gens de même nationalité. Celui de droite, celui de gauche, le catholique, le protestant, le croyant, le non-croyant, le riche, le pauvre, l'instruit, le non-instruit, le malade, le bien-portant, etc.

Marie-Louise GESTIN
Lannion

*Un test de Différences, pour votre réveillon.
Peut-être pas très scientifique, mais faites-le faire à vos amis,
il lancera la conversation.*



Notez sur une colonne les numéros de vos réponses. Indiquez en regard les points correspondants, indiqués à l'envers page 49. Faites le total et lisez la sentence... parfaitement arbitraire.

IL y a en France :

- 5 % de Français d'origine étrangère
- 10 %
- 20 %
- 80 %

La langue française doit beaucoup aux autres langues auxquelles elle a emprunté de nombreux mots. Laquelle de ces trois langues a le plus enrichi le français ?

- allemand
- arabe
- espagnol

De nombreux pays boycottent l'Afrique du Sud. En cela :

- ils suivent une décision des instances internationales
- ils obéissent à l'Union Soviétique
- ils obéissent aux Etats-Unis

En général, les épiciers arabes ouverts tard le soir dans les grandes villes :

- gonflent leurs prix de 5 %
- de 20 %
- de 50 %
- suivent les autres commerçants
- cassent les prix

Les immigrés salariés en France :

- ne paient pas d'impôts
- en paient autant que les Français
- en paient plutôt plus

Par rapport aux années 30, il y a en pourcentage en France :

- moins d'immigrés
- autant d'immigrés
- plus d'immigrés

Vos voisins antillais font constamment la fête et vous dérangent :

- vous appelez la police
- vous ne dites rien
- vous vous plaignez auprès d'eux

A supposer que Cohen soit un nom d'origine juive, et Martin un nom d'origine catholique. Il y a dans le bottin de Paris :

- deux fois moins de Cohen que de Martin
- autant de Cohen que de Martin
- deux fois plus de Cohen que de Martin

Les chiffres dits arabes portent ce nom :

- à cause de leur calligraphie particulière
- parce qu'ils ont été inventés par les Arabes
- parce qu'ils ont été vulgarisés par les Arabes

Israël reste une terre de refuge pour les juifs persécutés dans le monde. L'immigration dans ce pays est :

- en hausse
- stagnante
- en baisse

Le racisme tue en Afrique du Sud. Les exécutions capitales par an font :

- 10 victimes
- 100
- 1 000

Un classe comptant près de 50 % d'enfants immigrés :

- progresses moins vite qu'une classe de la même école mais comptant moins de 20 % d'immigrés
- progresses autant
- progresses plus

Il y a en France :

- 2 millions de ressortissants étrangers
- 4 millions
- 6 millions
- 10 millions

D'après vous, à minuit dans le métro, il y a surtout :

- des immigrés
- des travailleurs
- des fêtards

Le sentiment d'appartenance à une communauté est statistiquement :

- plus partagé par les Juifs que par les catholiques
- autant partagé
- moins partagé

La délinquance en France est surtout, statistiquement, le fait :

- d'étrangers
- de Français
- des deux catégories

Un clochard saouil abreuve d'injures racistes les Maghrébins qui se trouvent là. Votre réaction est :

- de mépriser le clochard
- de mépriser les victimes qui se taisent
- de vous mépriser de ne pas intervenir

Les immigrés :

- coûtent cher à la Sécurité sociale
- l'enrichissent
- n'ont aucune influence sur son budget

Votre pizzeria préférée a embauché un pizzaiolo maghrébin :

- ça vous est indifférent
- vous ne prenez plus la spécialité du pizzaiolo
- vous trouvez que c'est du vol
- vous venez y dîner tous les soirs

Vous assistez à une rixe entre deux Maghrébins :

- vous partez
- vous intervenez
- vous appelez la police

Il arrive parfois qu'au cours d'un fait divers, on apprenne qu'en France, certains rites religieux et/ou initiatiques, comme l'excision, restent en vigueur :

La politique d'Israël vous semble discutable. Mais vous pensez :

- que seuls les juifs peuvent en parler correctement
- que les juifs ne peuvent en parler correctement
- que tout le monde peut en parler

Vous pensez que les mariages mixtes en 1982, dans le cas de sociétés très différentes :

- ne sont plus un problème
- restent un problème
- sont à déconseiller

Le droit de vote pour les immigrés est un projet :

- irrecevable
- à discuter
- évident

Vous pensez que les juifs dans leur majorité :

- soutiennent la politique d'Israël
- sont partagés
- ne la soutiennent pas

Le Ramadan :

- dure 10 jours
- interdit toute nourriture solide pendant sa durée
- commence au printemps

Faurisson prétend qu'il n'y a pas eu de camps de concentration :

- il faut lui interdire de publier
- il faut le faire condamner
- il faut lui donner l'occasion de s'exprimer

Les marchands ambulants noirs dont on voit l'étal sur les trottoirs :

- devraient être interdits
- ne proposent rien d'intéressant
- proposent de bonnes affaires, à condition de marchander

La musique arabe :

- vous fatigue
- vous ennuie
- vous agace

Menahem Begin est né :

- en Palestine
- en Pologne
- aux Etats-Unis

Pendant la dernière guerre, les Nazis ont exterminé :

- 2 millions de juifs
- 6 millions
- 10 millions

En France, les immigrés :

- sont plus touchés par le chômage que les Français
- autant
- moins

L'URSS compte :

- 100 000 juifs
- 500 000 juifs
- 2 500 000 juifs

Dans les bibliothèques publiques des quartiers populaires parisiens, on trouve chez les lecteurs :

- 5 % d'immigrés
- 15 % d'immigrés
- 45 % d'immigrés

Les contrôlent d'identité se pratiquent :

- à 10 % sur les étrangers
- à 50 % sur les étrangers
- à 90 % sur les étrangers

Le renvoi de 150 000 immigrés libérerait en France :

- 10 000 emplois
- 50 000 emplois
- 150 000 emplois
- aucun emploi

Vous bousculez un étranger par mégarde :

- vous ne dites rien
- vous dites pardon
- vous dites pardon monsieur
- vous éclatez en sanglots

Préférez-vous marier votre fille :

- à un Français aveugle
- à un Arabe manchot
- à un Noir unijambiste

RÉPONSE :

Plus de 35 : vous en faites trop !
Moins de 35 : vous êtes avertis des problèmes liés au racisme.
Moins de 25 : lisez plus Différences.**Totaux :**
4, 15, 18, 19, 23, 36, 39, 47, 54, 65, 70, 75, 80, 117, 121.
Comptez 3 points pour les réponses suivantes :
3, 6, 8, 14, 17, 20, 24, 25, 30, 33, 35, 38, 41, 45, 49, 51, 55, 60, 62, 67, 71, 73, 76, 79, 82, 88, 91, 97, 100, 102, 107, 110, 112, 114, 120.
Comptez 1 point pour les réponses suivantes :
1, 2, 5, 7, 9, 10, 11, 12, 13, 16, 21, 22, 26, 27, 28, 29, 31, 32, 34, 37, 40, 42, 43, 44, 46, 48, 50, 52, 53, 56, 57, 58, 59, 61, 63, 64, 66, 68, 69, 72, 74, 77, 78, 81, 83, 84, 85, 86, 87, 89, 90, 92, 93, 94, 95, 96, 98, 99, 101, 103, 104, 105, 106, 108, 109, 111, 113, 115, 116, 118, 119, 122, 123.
Comptez 0 point pour les réponses suivantes :

□ 24 novembre-24 janvier
Kaz Gwadeloup - Habitez créole. Une exposition sur l'évolution de l'habitat populaire guadeloupéen, au Centre de création industrielle de Beaubourg.

□ 26/27/28 novembre
Au Théâtre Vilar, à Vitry : « jeunes à Vitry, Vivre et rêver autrement ». Film réalisé par le Centre culturel, à partir de propos de jeunes de la ville. Renseignements à la mairie de Vitry (94).

□ 1 au 14 décembre
Exposition-vente d'objets d'art et d'artisanat du Vietnam, organisé par le Comité vietnamien d'entraide et de solidarité et la Cimade au Forum des Halles à Paris. Le profit de cette vente sera affecté à l'équipement d'une crèche à l'hôpital de Hué.

□ 3 décembre
Début du spectacle « Enjeux de la vie » par le Théâtre de l'opprimé. Un forum où s'expriment à la fois acteurs et spectateurs. Théâtre Présent à Paris : 203.02.52.

□ 5 décembre
A 15 heures, au Centre culturel Jacques Prévert à Villeparisis, un après-midi du Secours Populaire Français, avec Los Calchakis.

□ 6 décembre
Le Service Formation de l'ADRI organise à Marly-le-Roi un stage de quatre semaines pour former des animateurs en milieu migrant. Renseignements à l'Agence du Développement des Relations Interculturelles, 567.62.32 poste 434.

□ Début du spectacle « Moman » au Théâtre Rouge (222.26.50 à Paris). Le voyage d'une « moman » avec ses deux enfants, par Louise Dussault.

□ 8 décembre
A 18 h, à la Bibliothèque publique d'information du Centre Georges Pompidou, à Paris, une série de films-reportages sur la Réunion. Renseignements : 277.12.33 poste 4449.

□ 9 décembre
A la Mutualité de Paris, on com-

mémore le 80^e anniversaire de la naissance du grand poète Nazim Hikmet. Une façon de témoigner sa solidarité au peuple turc. Association France-Turque - 33, rue de la Grange-aux-Belles, 75010 Paris.

□ 10 décembre
Terre des hommes et Frères des hommes mettent en vente leur « calendrier pour vaincre la faim », enrichi de dossiers sur les problèmes les plus graves. Une œuvre de connaissance et de solidarité. FDH : 20, rue du Refuge, 78000 Versailles. TDH : 11, boulevard Biron, 93400 Saint-Ouen.

□ 11/12 décembre
Festival du Livre à Trappes, en présence de nombreux écrivains autour du thème : « Le roman policier ». Spectacles, débats... Renseignements : 062.33.51.

□ 15 décembre
Un film sur la Nouvelle-Calédonie, colonie française, 120 ans après, de G. Ravat et G. Chanel. Bibliothèque publique d'information Centre Georges Pompidou à Paris, à 18 h. Renseignements : 277.12.33 poste 4449.

□ 18 décembre
Le Mouvement français pour le planning familial organise un colloque international sur la contraception. On s'y interroge en particulier sur les rapports entre contraception, culture et idéologie. Renseignements : auprès de Mary Cadras au MFPF 94, bd Masséna, 75648 Paris.

□ 22 décembre
Deux films : *Tahiti derrière le rideau de fleurs*, et *France inconnue : Polynésie française*. Un panorama de l'évolution politique et sociale de Tahiti pendant les vingt dernières années. Bibliothèque publique d'information, à 18 h. Renseignements : 277.12.33 poste 4449.

□ 31 décembre
Clôture de l'exposition « L'Apartheid le dos au mur », musée de l'Affiche, organisée par le MRAP. Ne manquez pas aussi l'exposition des travaux du groupe de recherches graphiques GRAPUS, au même endroit. Musée de l'Affiche - 18, rue de Paradis, 75010 Paris.

4

livres pour comprendre

L'ÉTAT DU MONDE

Plantu

Les cours du caoutchouc sont trop élastiques

En 128 pages... le tiers monde en noir et blanc. Plantu, collaborateur du journal *Le Monde*, a rassemblé ici ses dessins les plus récents. Plusieurs d'entre eux sont inédits, d'autres sont parus dans *Le Monde*, *Le Monde diplomatique*, *Croissance des jeunes nations*, *La Vie*, *Presses de l'Unesco*, *Phosphore*, etc.



Hors collection, format 16,5 x 24, 48 F.

Sous la direction de François Gèze, Yves Lacoste, Alfredo Valladao

L'état du monde 1982

Annuaire économique et géopolitique mondial

Après le succès de l'édition 1981 (40 000 exemplaires vendus), voici l'édition 1982 de *L'état du monde*, complètement renouvelée, actualisée et augmentée. 129 articles de fond, 157 tableaux de statistiques fiables et récentes, 80 cartes et 800 adresses utiles.



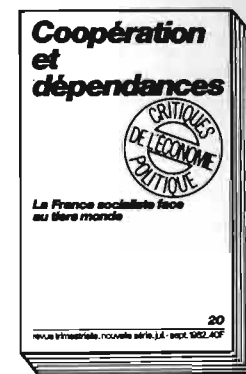
640 pages, 68 F.

Critiques de l'économie politique n° 20

Coopération et dépendances

La France socialiste face au tiers monde

Le premier bilan critique de la politique de coopération avec le tiers monde du gouvernement de François Mitterrand. Un bilan qui n'ignore pas les limites héritées du passé colonial, mais aussi sans complaisance pour les insuffisances et les ambiguïtés.



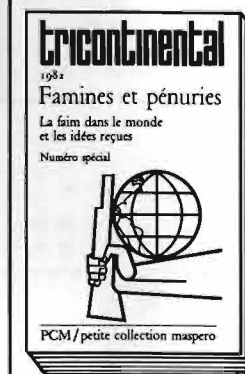
Revue trimestrielle. 40 F.

Tricontinental 1982 Famines et pénuries

La faim dans le monde et les idées reçues

30 millions de morts de faim par an? Le Sud nourrit le Nord? L'aide au développement insuffisante? Autant de questions dont les réponses sont moins évidentes qu'il n'y paraît. Dans ce dossier, 15 auteurs — dont Susan George, Jacques Chonchol, François de Ravignan, François Partant — proposent une approche du drame de la faim dans le monde en rupture avec le discours moralisateur trop habituel, qui rend mieux compte de la dimension politique du problème, de sa complexité, et des véritables responsabilités.

Petite collection Maspero, 30 F.



MAISON RECOMMANDÉE

IMPRIMERIE WEIL

117, rue des Pyrénées
75020 PARIS

FOURNITURES DIFFUSION

27, rue de Saintonge
75003 PARIS
Téléphone 272.15.31



FABRIQUE DE MAROQUINERIE CREATIONS D. P.
97, rue Oberkampf
75011 PARIS
357.35.24



François Maspero

Différences L'AN DE FÊTES 1983

Le magazine de l'amitié entre les peuples

JANVIER	FEVRIER	MARS	AVRIL	MAI	JUIN	JUILLET	AOÛT	SEPTEMBRE	OCTOBRE	NOVEMBRE	DÉCEMBRE
1 S Jour de l'an	1 M	1 M	1 V	1 D Fête du Travail	1 M	1 V	1 L	1 J	1 S	1 M Toussaint	1 J Hanoucah (1 ^{er} jour)
2 M Epiphanie	2 M Pres du Seigneur Chastelaur	2 M	2 S	2 J Lag Ba'Omer	2 J	2 D	2 M	2 V	2 D	2 V Defents	2 V
3 L	3 J	3 J	3 V	3 M	3 V	3 D	3 M	3 S	3 L	3 J	3 S
4 M	4 V	4 V	4 L	4 M	4 S	4 L	4 J	4 D	4 M	4 V	4 D
5 M	5 S	5 S	5 M 8 ^e J. de Pessah	5 J	5 M	5 M	5 V	5 L	5 M	5 S	5 L
6 J	6 D	6 D	6 M	6 V	6 L	6 V	6 J Transfiguration	6 M	6 J Achouia	6 D	6 D
7 V	7 L	7 L	7 J	7 S	7 M	7 M	7 D	7 V	7 S	7 L	7 M
8 S	8 D	8 M	8 V	8 V	8 M	8 D	8 L	8 J 1 ^{er} J. de Roch Nuchanah	8 D	8 M	8 J
9 D	9 M	9 M	9 S	9 S	9 J	9 V	9 M	9 M	9 V	9 M	9 V
10 L	10 J	10 J	10 D	10 D Victoire 1945	10 V	10 D	10 M	10 M	10 L	10 J	10 S
11 M	11 V	11 V	11 L	11 M	11 S	11 V	11 J	11 J	11 S	11 V	11 D
12 M	12 S	12 S	12 M	12 M	12 D Ramadan	12 M	12 V	12 V	12 J	12 D	12 L
13 J	13 D	13 D	13 M	13 M	13 L	13 M	13 S	13 S	13 V	13 D	13 M
14 V	14 L	14 L	14 J	14 J	14 M	14 M	14 D	14 D	14 L	14 L	14 M
15 S	15 M	15 M	15 V	15 V	15 M	15 V	15 S	15 M	15 S	15 D	15 M
16 D	16 M	16 M	16 S	16 S	16 J	16 S	16 D	16 M	16 L	16 M	16 V
17 L	17 J	17 J	17 D	17 D	17 V	17 V	17 D	17 J	17 V	17 J	17 S
18 M	18 V	18 V	18 L	18 S	18 S	18 S	18 M	18 J	18 M	18 V	18 D
19 M	19 S	19 S	19 M	19 M	19 M	19 D	19 V	19 V	19 M	19 S	19 L
20 J	20 D	20 D	20 M	20 L	20 L	20 L	20 S	20 S	20 J	20 D	20 M
21 V	21 J	21 L Printemps	21 J	21 M	21 M Eté	21 M	21 S	21 S	21 V	21 L	21 M
22 S	22 M	22 M	22 V	22 V	22 M	22 J	22 L	22 L	22 S	22 M	22 M
23 D	23 S	23 M	23 S	23 S	23 J	23 V	23 M	23 M	23 D	23 L	23 V
24 L	24 D	24 J	24 D	24 D	24 V	24 V	24 M	24 M	24 L	24 M	24 S
25 M	25 L	25 V	25 M	25 M	25 S	25 S	25 J	25 M	25 M	25 V	25 V
26 M	26 S	26 S	26 M	26 L	26 D	26 D	26 V	26 M	26 M	26 S	26 S
27 J	27 M	27 S	27 M	27 M	27 L	27 M	27 S	27 S	27 J	27 V	27 M
28 V	28 M	28 L	28 M	28 M	28 M	28 M	28 D	28 D	28 L	28 L	28 M
29 S	29 V	29 M 1 ^{er} J. de Pessah	29 J	29 M	29 M	29 V	29 L	29 D	29 S	29 M	29 J
30 D	30 S	30 M	30 S	30 M	30 J	30 S	30 M	30 L	30 M	30 M	30 V
31 L	31 L	31 J	31 S	31 M	31 M	31 D	31 M	31 M	31 L	31 M	31 S

religion musulmane ■ religion juive ■ religion bouddhiste ■ religion catholique ■ et orthodoxe ■

Les fêtes protestantes sont les mêmes que les catholiques, à l'exclusion de celles relevant du culte marial, et de la fête de la Réformation ■

N'oubliez pas le 21 mars, journée de lutte contre le racisme.